





Déborah Verplancke-Kessler

**La Malédiction**  
**Tome I**

Bienvenue en enfer

**Société des Écrivains**

Cet ouvrage a été édité par la  
Société des Écrivains,  
194, avenue du Président-Wilson – 93210 Saint-Denis  
Tél. : 01 84 74 10 20 – Fax : 01 41 684 594  
[www.societedesecrivains.com](http://www.societedesecrivains.com)  
[info@societedesecrivains.com](mailto:info@societedesecrivains.com)



Imprimé en France  
Texte intégral  
Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal.  
© Société des Écrivains, 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toutes les recherches ont été entreprises afin d'identifier les ayants droit. Les erreurs ou omissions éventuelles signalées à l'éditeur seront rectifiées lors des prochaines éditions.





# Note de l'auteure

## **Bienvenue dans le monde de la Malédiction**

J'ai passé mon enfance dans une petite ville aux allures quelque peu campagnardes à laquelle j'étais, et je suis toujours, très attachée. Je raffolais, à l'époque, des romans fantastiques et j'étais constamment frustrée lorsque j'arrivais à la fin d'une aventure. Étant plus ou moins douée pour la littérature, je me suis lancée, à l'âge de treize ans, dans l'écriture de mon premier récit.

Plus tard, après le succès de mes histoires que je publiais dans le journal de mon collègue, j'ai décidé de créer une nouvelle série de romans où les personnages, adaptations fictives de mes amis et moi, vivent des aventures dans une ville maudite. Ayant également un certain intérêt pour les histoires de sorcières se situant à l'époque moderne (antérieure) du XVII<sup>e</sup> siècle, je me suis également inspirée de certains personnages (sorcières) de récits. Ainsi est née « La Malédiction des Bavent ».



# 1

Franck n'avait aucune envie d'emménager à Sorrac, d'autant plus que le départ avait été assez précipité. Tout était si différent de la ville qu'ils avaient quittée ! Sorrac avait un certain charme, soit, mais il sentait une atmosphère étrange dans cette ville, comme une présence malsaine.

La maison où ils s'installaient était assez ordinaire et ressemblait en tout point aux autres qui s'agglutinaient tout le long de l'avenue. Un toit de tuiles orange, une façade en béton recouverte de crépi rose saumon, une petite terrasse abritée et une porte de garage donnant sur l'allée. Franck avait entendu dire que le quartier portait le sobriquet de « lieu-dit : Les Identiques » et il en comprenait à présent la cause.

Quand le camion repartit, Franck aperçut un garçon qui l'observait alors qu'il s'apprêtait à ramasser un carton qui traînait sur la pelouse. Intrigué, il s'en approcha.

— Salut ! fit l'inconnu.

Il paraissait du même âge que lui bien qu'il le dépassât d'une bonne tête. Deux pommettes saillantes et un nez droit, orné d'un énorme grain de beauté, soutenaient une paire de lunettes aux larges verres ovales. Il portait un tee-shirt blanc trop étroit qui laissait deviner un embonpoint naissant. Ses yeux étaient sombres et ses cheveux châtain lui couvraient le crâne jusqu'aux oreilles.

— Heu... bonjour, articula Franck.

Le garçon lui adressa un large sourire et lui tendit une petite main potelée que Franck hésita cependant à serrer, plus au moins dérouté par cette attitude à laquelle il n'était pas habitué.

— Bienvenue à Sorrac, je suis Ruben, annonça-t-il en lui secouant la main avec enthousiasme.

Franck, surpris par son geste énergique, chancela brièvement.

— M... moi, c'est Franck, bredouilla-t-il en souriant d'un air ahuri.

Ruben désigna d'un geste du menton un immeuble aux couleurs presque criardes qui se dressait en haut de la rue.

— J'habite dans l'immeuble que tu vois, là.

Franck regarda l'immeuble indiqué par son nouvel ami. Sorrac n'avait rien en commun avec la ville qu'il avait quittée. Il régnait dans ce lieu un calme hors du commun, pour ne pas dire inquiétant.

— Ça te dirait de rencontrer mes amies ? suggéra le garçon en jetant un bref coup d'œil par-dessus l'épaule de Franck. Comme tu viens d'arriver, tu ne dois pas connaître grand monde !

Franck sauta de joie. À son tour, il tourna la tête vers la maison. Sa mère, debout sur le seuil de la porte, un carton dans les mains, lui adressa un signe approuvatif.

— D'accord !

Le sourire aux lèvres, Franck suivit Ruben et tous deux remontrèrent l'avenue qui menait vers le centre-ville. Ils ne croisèrent personne sur le trajet, pas de gamins jouant dans les rues, pas même une voiture qui circulait. Mais cela n'avait pas l'air de déranger Ruben qui marchait d'un bon pas vers une maison du quartier. Il est vrai que, pour Franck, habitué aux grandes villes bruyantes et animées du matin au soir, Sorrac ressemblait davantage à un village de campagne qu'à une véritable cité.

En chemin, Ruben décrivit à son nouvel ami ce qu'il faisait de son temps libre, l'école et les études. Son frère et lui vivaient avec leur mère, séparée depuis trois ans d'un homme brutal et peu enclin à élever ses enfants. La pauvre femme, postière au centre de tri de la ville, avait dû jouer des pieds et des mains pour trouver un logement décent dans le coin pour elle et ses deux garçons.

Franck lui parla un peu de lui, de sa famille et de la ville qu'il venait de quitter. Ruben évoqua ensuite, de manière succincte, ses deux amies, deux filles au tempérament bien trempé, qu'il était préférable de ne pas trop contrarier, semblait-il. Ils traversèrent une allée à leur droite et s'immobilisèrent devant un petit portail rouillé. De l'autre côté, un petit jardin, jonché d'herbes hautes, indiquait qu'il n'avait pas vu de tondeuse depuis un certain temps. Une table en plastique blanc était renversée sur le côté, comme si un vent soudain l'avait fait basculer. La maison, sur deux étages, était peinte en

jaune et agrémentée de volets vert foncé, qui, tout comme le jardin, ne devait pas avoir subi de remise à neuf depuis longtemps.

— C'est ici qu'habite Stéphanie, déclara-t-il. C'est une des filles dont je t'ai parlé. Elle traîne constamment avec Caroline. Normalement, elles devraient être là.

Il n'avait pas tort, car, aussitôt arrivés devant la maison, la porte d'entrée s'ouvrit et deux filles apparurent sur le seuil, un cornet de glace à la main. Quand elles aperçurent Ruben derrière le vieux portail, elles se hâtèrent à sa rencontre, considérant le jeune garçon à ses côtés avec une attention particulière. Ce fut la dénommée Caroline qui parla la première.

— C'est qui celui-là ? demanda-t-elle à Ruben.

Caroline était une petite rousse dont les yeux vert émeraude, en forme d'amande, attiraient inévitablement les regards. Elle était âgée de douze ans, selon les dires de Ruben, mais, à première vue, elle semblait bien plus jeune. Franck lui aurait donné deux années de moins, au vu de sa taille et de son apparence chétive. À ses côtés, la dénommée Stéphanie avait une silhouette longue et élancée. Son teint était légèrement hâlé par le soleil de la région et quelques abcès, éparpillés de-ci de-là, indiquaient une acné apparente. Elle avait huit ans quand sa mère, son beau-père, son frère, sa sœur et elle vinrent s'installer dans la ville. Caroline y avait vécu depuis toujours, recueillie dès la naissance par l'ancien prêtre de l'église de Sorrac, un détail qui suscita chez Franck un certain intérêt. Mais Ruben refusa de lui en dire davantage.

— Je vous présente Franck, annonça Ruben. Il vient d'emménager.

Stéphanie ouvrit le portail et l'examina attentivement. Elle coinça ses longues boucles châtain derrière ses oreilles et haussa les épaules.

— Tu habitais où avant ?

— Je viens de Greensboro.

— C'est où ça ? demanda Caroline, derrière elle.

— Greensboro c'est en Amérique, je crois, répondit Ruben en se grattant le menton.

— Oui, c'est ça, confirma le jeune garçon.

— Tu n’as pas l’air américain, fit remarquer Stéphanie, un brin soupçonneuse.

— Non, je suis français. J’avais six ans quand on est parti vivre là-bas.

Il baissa la tête. Ce n’était pas la première fois qu’il quittait une ville pour une autre, trimbalé d’un endroit à l’autre par deux parents aux ambitions changeantes. C’était d’ailleurs la raison qui faisait de lui un garçon solitaire. Les quelques amis qu’il était parvenu à se faire par le passé étaient loin à présent. Et lier une nouvelle amitié lui paraissait difficile. Ruben était attachant, et les deux filles, qui lui faisaient face, paraissaient l’être tout autant.

Ruben lui tapota gentiment l’épaule.

— Ne t’en fais pas ! Nous sommes tes amis à présent et tu verras qu’avec nous, tu ne t’ennuieras pas !

— Surtout ici, ajouta Caroline en prenant un air de conspiratrice. Il se passe toujours quelque chose à Sorrac. La semaine dernière, on a trouvé un ovni.

— On n’est pas sûrs que c’était un ovni, répliqua aussitôt Stéphanie.

Franck pouffa puis jeta un regard vers Ruben qui leva les yeux au ciel en soupirant.

Ils décidèrent de faire le tour de la ville, Franck étant nouveau, il leur semblait primordial qu’il apprenne à s’y repérer.

En remontant la rue, ils arrivèrent sur un parking de centre commercial. De l’autre côté, les vitrines de quelques magasins ouverts étaient ornées d’inscriptions publicitaires en tout genre, certaines vantant les mérites de leurs produits, d’autres se faisant plus discrets en arborant un simple nom. Un homme maigre, affublé d’un curieux chapeau de paille aux bords élimés, traversa la rue et disparut vers un agglomérat d’immeubles vétustes aux coloris ternis par le temps.

Les trois amis entraînèrent Franck vers la librairie. Ruben et les deux filles s’y rendaient assez régulièrement car peu de boutiques offraient de véritables divertissements par ici. De plus, Ruben avait supposé que son nouvel ami serait probablement intéressé par des documents sur la ville.

Comme ils arrivaient devant le magasin, une femme vêtue d'une longue tunique noire en sortait et Ruben manqua la bousculer alors qu'il passait la porte vitrée. Il s'excusa machinalement et leva les yeux vers elle. Stéphanie, derrière lui, semblait intriguée et elle posa une main sur son bras. La femme fixa le jeune garçon avec une telle intensité qu'il manqua écraser le pied de son amie en se reculant. Elle sourit, hocha la tête et lui passa devant pour sortir. Caroline ne put s'empêcher de faire une remarque déplaisante à ses amis, une habitude qui lui valait parfois d'être réprimandée sévèrement.

— Vous avez vu ses vêtements ? C'est Halloween, ma parole !

La femme semblait l'avoir entendue, car elle s'immobilisa soudainement. Caroline se pinça la lèvre, penaude, puis fit mine de s'intéresser à la pile de journaux qui lui faisait face. La mystérieuse femme la regarda un instant, sourit, puis se tourna vers ses trois amis.

— Bienvenue Franck, fit-elle d'un air dégagé.

Franck se recula.

— Co... comment connaissez-vous mon nom ?

Un éclair passa dans ses yeux.

— Je sais tout ce qui se passe ici ! s'exclama-t-elle avec fermeté. Stéphanie, qui s'était collée à la vitrine du magasin, intervint vivement.

— Mais qui êtes-vous ?

Elle repoussa un moment ses mèches rousses en arrière et déclara :

— Je suis Élisabeth Bavent, la propriétaire du château.

Ruben, Caroline et Stéphanie se regardèrent avec stupeur. Le château était l'endroit le plus mystérieux de Sorrac. C'était d'ailleurs à partir de là qu'une malédiction avait, semble-t-il, commencé.

— Mais c'est impossible ! objecta Ruben en secouant la tête. La propriétaire du château est une sorcière !

— En plus, ajouta Caroline qui avait visiblement repris de l'assurance, les sorcières sont laides et ont plein de verrues partout !

La femme sourit de nouveau. Visiblement la remarque de Caroline semblait l'amuser. Elle repoussa d'un geste de la main la fine capuche qui la recouvrait, dévoilant ainsi une chevelure flamboyante aux reflets soyeux, où le soleil faisait naître des éclats

orangés. Caroline resta médusée, la bouche grande ouverte. Et elle ne fut pas la seule. Cette femme était étonnamment belle. Elle secoua la tête et se ressaisit.

Mais visiblement, Élisabeth Bavent n'en avait pas fini avec elle. Elle se rapprocha et s'agenouilla à sa hauteur. Du bout de ses longs doigts fins ornés de bagues en tous genres, elle caressa doucement son visage. La petite fille tressaillit au contact de sa main froide. Son sourire s'élargit davantage et elle attrapa son avant-bras comme si elle voulait l'empêcher de s'enfuir. Puis, alors que son regard croisait le sien, Caroline eut un flash. Elle l'avait déjà vue. Elle en était certaine. Ce visage lui était bien trop familier pour qu'il en soit autrement. Mais elle ne parvenait pas à se souvenir des circonstances qui l'auraient amenée à rencontrer cette femme.

— Je dois prendre ça comme un compliment, ma petite Caroline ?

Caroline s'agita et tenta brièvement de se libérer de la main qui l'emprisonnait.

— Laissez-moi, s'il vous plaît...

La femme, visiblement surprise par sa réaction, la lâcha aussitôt.

— N'aie pas peur, ma petite chérie. Puisque tu me l'as demandé, je te lâche, tu vois. Il ne faut pas que tu aies peur de moi.

Caroline fronça les sourcils, quelque peu vexée par l'intonation mielleuse de ses paroles. Cependant, elle n'ajouta rien.

Ruben lui donna un coup de coude.

— La prochaine fois, tu te tais ! marmonna-t-il.

Élisabeth Bavent releva sa capuche, leur sourit une dernière fois puis se retira d'un pas majestueux avant de disparaître derrière un camion.

— N'aie pas peur ma petite chérie... répéta Stéphanie d'un air moqueur.

Caroline poussa un grognement agacé et lui asséna un coup de coude.

— Méfie-toi, poursuivit la jeune fille en ricanant. Tu lui as tapé dans l'œil ! Elle va peut-être t'enlever et te transformer en familier, comme les sorcières !

Caroline fit une moue épouvantable, ce qui ne fit qu'accentuer les sarcasmes de son amie.

— Drôle de personnage... soupira Franck.

Stéphanie et Caroline pénétrèrent dans la librairie.

— Tu crois que c'est vraiment elle, la sorcière du château ? s'enquit Stéphanie à l'intention de Ruben.

Le jeune garçon se gratta le menton en plissant les yeux.

— Je l'ignore...



## 2

Franck et ses amis s'étaient retrouvés au jardin d'enfants, derrière l'immeuble de Ruben.

Tout était calme et désert, comme c'était apparemment le cas assez souvent, selon les dires de ses nouveaux amis. Les balançoires, laissées à l'abandon, oscillaient curieusement, entraînées dans le sillage d'un souffle impalpable. De l'autre côté du vieux grillage qui délimitait le jardin, un bois, dont les hauts arbres étrangement dégarnis pour la saison dessinaient des ombres sur le sol, donnait l'impression de s'effondrer en contrebas. On aurait juré qu'un incendie s'y était déclaré.

— Et si nous allions au parc forestier ? suggéra Ruben.

— Surtout pas ! protesta aussitôt Caroline. Tu as déjà oublié ce qu'il s'est passé la dernière fois ?

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Franck.

— On a failli se faire dévorer par un gorille !

Franck manqua s'étouffer.

— Un gorille ?

— Non, en fait, il s'agissait d'un ours, rectifia Stéphanie en levant un doigt en l'air. C'est vrai qu'on a failli y passer !

Franck se tourna vers Ruben pour guetter sa réaction. Celui-ci haussa les épaules sans rien ajouter.

— Et cet... ours ? Il... il venait d'où ?

Les deux filles échangèrent un regard entendu, visiblement tout aussi ravies l'une que l'autre d'avoir trouvé un spectateur attentif à leurs histoires rocambolesques.

— On suppose que c'est la sorcière justement qui...

Franck secoua la tête.

— S'il y avait effectivement un ours dans ce parc, il serait plus probable qu'il se soit échappé d'un cirque ou un truc dans le genre.

— Il n'y a plus eu de cirque ici depuis l'incident de... euh... qu'est-ce qu'il s'est passé déjà ?

Caroline se gratta le menton.

— Je crois que c'était l'histoire du clown, fit-elle en plissant le front.

— Ah, oui, je me souviens maintenant. En fait, ce clown était...

Franck leva la main. Assises sur le banc devant lui, les deux filles poussèrent un soupir à l'unisson.

— Je crois que j'en ai assez entendu !

À ses côtés, Ruben paraissait songeur. Il avait arraché un brin d'herbe et le faisait nerveusement rouler entre ses doigts. Franck le remarqua.

— Ça va ?

Ruben hocha la tête.

— Je n'ai pas cessé de repenser à notre rencontre de la dernière fois... Cette femme me fait peur.

— Elle n'est pas si effrayante que ça ! s'exclama Caroline avec dédain.

— C'était peut-être juste une impression, la défia Stéphanie, mais je crois bien me souvenir que tu étais figée quand elle s'est adressée à toi... tu as même pleuré !

Elle joignit le geste à la parole et Caroline laissa échapper un grognement.

— Elle a l'air de tout savoir sur nous, poursuivit Ruben en ignorant les deux filles qui commençaient à se chamailler. Et ça ne me plaît pas. Vous avez vu qu'elle portait le sceau de la ville ?

— Moi, j'ai surtout vu qu'elle avait de gros... euh.

Caroline éclata de rire et se plaqua la main sur la bouche, accompagnée de Stéphanie qui gloussait et de Franck qui faisait des grimaces pour retrouver son sérieux.

— Arrête de dire n'importe quoi Caro, gronda Ruben.

— D'autant plus qu'on a bien vu qu'elle n'avait d'yeux que pour toi, rétorqua Stéphanie, ironique. Elle va peut-être te transformer en statue et te poser sur une étagère pour pouvoir t'admirer !

Franck éclata de rire. L'image d'une Caroline immobile et muette, posée sur une table de chevet, avait pris forme dans son esprit.

— Moi, je pense surtout qu'elle a dit ça pour nous faire peur.

— Et si nous allions faire un tour dans ce château ?

Caroline sursauta. Elle se leva du banc où elle se trouvait et se pencha vers son ami assis sur la pelouse. Celui-ci vit la peur dans ses yeux.

— Allez-y si ça vous chante ! Moi, j'irais pas !

Mais à part Caroline, tout le monde était d'accord. Ruben supposa, à juste titre, d'ailleurs, que Mlle Bavent avait vraiment dû lui faire peur à la librairie.

— Dis plutôt que tu as la trouille ! ricana Stéphanie, sarcastique.

— Pas du tout ! J'ai pas envie d'être transformée en grenouille jusqu'à la fin de mes jours, c'est tout !

Le trajet jusqu'au château dura deux bonnes heures. Ils passèrent par un chemin ombragé par d'immenses arbres dont les branches, légèrement courbées, s'étiraient de manière presque inquiétante vers le bas, telles des serres meurtrières. Encore une manifestation étrange dont la ville avait le secret. Franck préféra éviter d'y faire allusion. Le sol rocailleux était parsemé d'aiguilles de pin aux extrémités rougeâtres, comme si quelqu'un s'était amusé à les peindre. Finalement, Caroline les avait suivis en râlant, comme toujours. On était en plein mois d'août et il faisait une chaleur torride.

— Autrefois, il y avait un village par ici, annonça Ruben alors qu'ils commençaient à apercevoir les premières pierres de la demeure. Mais tout a été dévasté. Seul le château est resté comme tel.

Ruben avait passé beaucoup de temps à se documenter sur le passé de la ville de Sorrac. Il avait trouvé beaucoup de choses intéressantes, notamment que le drame avait commencé à se produire au XVII<sup>e</sup> siècle. On parlait alors d'une étrange femme, nommée Magdeleine Bavent, qui aurait trouvé refuge ici, à la suite d'accusations qui l'indiquaient comme étant le principal suspect d'une série d'actes de sorcellerie. Elle était nonne dans un couvent, disait-on. La malédiction avait été levée il n'y a pas très longtemps, à l'époque de ses parents, mais une nouvelle fois, la ville avait sombré et un village entier avait été réduit à néant. Une vengeance, semblerait-il.

Devant eux, tout au long d'une pente ardue, étaient disséminés de larges débris de pierres décomposées et des gros blocs de béton épars. Les vestiges de ce qu'avait été autrefois un petit village chaleureux et sympathique. Et comme pour souligner le côté dramatique de ce champ de bataille dévasté, le cimetière dominait les

ruines de la dernière bâtisse encore reconnaissable, l'église, avec son énorme clocher en fonte renversé au centre de ce qu'avait probablement été la chapelle.

Le château s'élevait au milieu d'eux, fabuleux édifice constitué de grosses pierres grises envahies par le lierre et la mousse. Un bourreau sanguinaire et bestial surplombant de manière presque glorieuse ce spectacle affligeant. Un nuage noir recouvrait le sommet de la plus haute tour, comme pour accentuer le côté morbide de la scène. Il était deux fois plus spectaculaire vu de près que lorsqu'ils l'apercevaient de la ville.

— Il est encore temps de faire demi-tour... lâcha Caroline en frissonnant.

— On n'a pas fait tout ce chemin pour rien, s'énerva Stéphanie. Tu n'as qu'à retourner à la ville, si tu as si peur !

— J'ai pas peur, d'abord !

— Ne commencez pas vous deux, s'impatienta Ruben. J'ai bien l'intention d'entrer dans ce château, avec ou sans vous.

— Mais pourquoi tu y tiens tellement ? s'enquit brusquement Franck qui n'avait visiblement pas l'air d'être très rassuré lui non plus.

Caroline fit une grimace.

— C'est vrai, ça. T'es amoureux, ou quoi ?

Stéphanie éclata de rire.

— Je ne veux pas te décevoir, mais, elle est un peu âgée pour toi.

Caroline se joignit à son rire.

— Elle pourrait être ta mère !

— Quand vous aurez fini de dire des bêtises... s'impatienta le garçon d'un ton agacé.

Il se tourna vers Franck.

— On y va ?

Franck haussa tout d'abord les épaules puis il jeta un regard vers les filles et hocha la tête.

— Mais vous êtes fous ! s'étrangla Caroline qui s'était précipitée devant eux. On n'est pas obligés d'entrer... on peut juste rester dans le coin, il y a sûrement des trucs à voir.

— Oui, des blocs de pierre... marmonna Stéphanie d'un air sombre alors qu'elle leur emboîtait le pas.

L'atmosphère devenait malsaine au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ayant parcouru les décombres et traversé le cimetière, ils se trouvaient à présent devant l'immense porte du château. Il y avait des ornements taillés dans la pierre autour de l'encadrement, des formes qui ressemblaient étrangement à des visages agonisants.

— Eh bien, reste là, soupira Ruben d'un ton las. On fait un tour et on revient.

Caroline sauta sur ses pieds.

— Tu crois vraiment qu'elle va vous laisser repartir ? Tu rêves, mon pauvre Ruben.

Elle se tourna vers la porte. Jamais elle ne s'était sentie aussi petite qu'à cet instant. Même en se tenant sur la pointe des pieds, elle ne serait jamais parvenue à atteindre ne serait-ce que l'énorme heurtoir. Et il était inconcevable d'imaginer qu'elle aurait été capable de le soulever.

— J'ai pas l'intention de rester là, ajouta-t-elle finalement. Si vous y allez, j'y vais aussi.

Ruben haussa les épaules. Puis, il se tourna à son tour vers la porte et se hissa sur la pointe des pieds. Ses doigts effleurèrent la partie inférieure du heurtoir. Il attrapa la boucle entre deux doigts et la souleva avec difficulté pour, finalement, la laisser retomber. Cela produisit une sinistre résonance à l'intérieur, de quoi réveiller les morts du cimetière.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence angoissant, puis la porte pivota sur ses gonds d'elle-même dans un lourd et effroyable grincement. Les quatre amis s'étaient attendus à voir surgir la tête d'un gnome ou d'un autre monstre grimaçant mais, apparemment, personne ne se tenait derrière l'immense porte ouverte.

— Bon, qui entre en premier ?

— C'est toi qui as voulu venir, fit remarquer Caroline, c'est donc toi qui entres en premier...

Ruben lui jeta un mauvais regard. La fillette y répondit par un large sourire satisfait. Il déglutit puis prit une profonde inspiration. Il fit un pas et s'immobilisa sur le seuil. Il faisait sombre dans le château et il lui fallut quelques minutes avant que ses yeux

s'habituent à la pénombre. À sa droite, il put distinguer un long couloir qui semblait se perdre au loin puis, à sa gauche, un escalier recouvert d'un tapis rouge qui montait on ne sait où. Le jeune garçon demanda d'une voix hésitante :

— Il... il y a quelqu'un ?

Son appel produisit un long écho qui les pétrifia sur place. Il attendit quelques instants. Évidemment, personne ne semblait répondre à son appel et il se retourna pour faire signe à ses amis de venir le rejoindre.

Les murs du vestibule étaient ornés de chandelles à l'aspect grotesque, semblable à des mains aux ongles affûtés. Leurs flammes orange faisaient naître des ombres inquiétantes qui se mouvaient tout autour d'eux. Il y avait, au centre de la pièce, un objet assez volumineux, probablement une table, recouverte d'une vieille bâche poussiéreuse et, dans un coin, un chevalier en armure, perché sur son socle, brandissait son épée dans un combat immobile et silencieux. Le sol en pierre grise était sale et poussiéreux. Le balai devait certainement avoir un autre usage que celui de chasser la poussière. Le long corridor qu'ils empruntèrent était froid et humide et des lambeaux de toiles d'araignée pendouillaient à la voûte du plafond. Un décor digne des films d'horreur.

— À mon avis, il n'y a personne..., murmura Caroline tandis qu'elle s'aventurait dans le couloir sans lâcher Ruben d'une semelle.

— Ah oui, alors dis-moi qui nous a ouvert la porte ?! aboya Stéphanie, sarcastique.

Ruben se tourna vivement vers elle avec colère.

— Ne crie pas comme ça ! Tu vas finir par nous faire repérer !

— De toute façon, elle sait déjà que nous sommes là !

Franck leva la tête. À cet endroit, le plafond semblait se perdre dans les ténèbres glacées, comme un ciel nocturne démuné d'astres célestes. Un cri avait surgi dans l'obscurité, comme pour faire écho au vacarme causé par les deux filles. Un cri animal qu'il lui semblait reconnaître. Et à ce cri se joignirent d'autres cris, identiques et tout aussi inquiétants. Avant qu'il ne puisse prévenir ses compagnons, une masse noire leur tomba dessus, comme si le plafond s'était écroulé sur leurs têtes. Une horde de chauves-souris se jeta sur le petit groupe, toutes griffes dehors, s'accrochant à leurs cheveux et

à leurs épaules dénudées qu'elles lacéraient sans vergogne. Les quatre enfants s'étaient retrouvés à terre, se protégeant de leurs bras pour les éviter. Ruben avait une belle balafre sur la joue et ses lunettes étaient tombées. Frank les ramassa juste avant que Caroline, dans son agitation, ne les écrase sous ses pieds.

— Courons ! hurla Stéphanie qui leur indiquait du doigt le corridor à leur droite.

Personne ne contesta ses ordres. Les quatre enfants se mirent à courir vers le couloir. Ils furent poursuivis un moment, puis, lassées, les chauves-souris finirent par battre en retraite.

— Mais quelle idée d'avoir des chauves-souris chez soi ! braila Caroline en examinant la blessure qu'elle s'était faite en tombant.

Devant elle, Ruben s'était adossé au mur et tentait de reprendre son souffle. On entendait un clapotement, comme un robinet qui fuit.

— Et puis, si Steph n'avait pas crié, rien de tout ça ne serait arrivé !

— Et si tu ne m'avais pas énervé, je n'aurais pas crié ! rétorqua Stéphanie.

Ruben mit fin à la discussion.

— Taisez-vous ! Ce n'est pas le moment. . .

Puis, alors qu'il se baissait pour refaire ses lacets, il remarqua des flaques de sang tout le long du corridor. Il eut un hoquet de stupeur.

— La sorcière doit égorger ses invités, ma parole ! fit-il remarquer.

— Si c'est le cas, on devrait sortir d'ici au plus vite !

Stéphanie fit quelques pas en arrière et se retourna précipitamment. Elle longea d'un pas rapide la galerie qu'ils avaient traversée, déboula dans le vestibule et avança vers la porte. Les trois autres en firent autant. Ses doigts se refermèrent sur la poignée et elle tira de toutes ses forces. La porte ne bougea pas d'un centimètre. Elle se tourna vers ses amis. Ils étaient pris au piège, inutile de s'acharner.

— Je n'irais pas jusqu'à dire que je vous avais prévenus, mais je vous avais prévenus ! répliqua Caroline, ironique.

Ils reprirent leur route. De toute façon, ils n'avaient pas vraiment le choix. Le corridor dans lequel ils s'étaient aventurés

déboucha bientôt dans une grande salle où crépitait un feu de cheminée. Malgré ça, la température avait subitement baissé.

— Il ne fait pas chaud ici !

La pièce où ils se trouvaient devait probablement servir de bibliothèque. Il y avait de grandes étagères poussiéreuses contre le mur, contenant des quantités impressionnantes de livres en tout genre. Un vrai paradis pour Ruben. Au-dessus de la cheminée, on avait suspendu un portrait de la propriétaire et Caroline y jeta un regard soupçonneux. Le sol était recouvert d'une moquette aux tons brunâtres et certaines parties du mur étaient masquées par d'épais rideaux en velours rouge. Dans un coin, un vieux coffre poussiéreux de couleur pourpre semblait attendre patiemment que quelqu'un se décide à l'ouvrir. Caroline se jeta dessus les yeux brillants. Elle caressa un instant le velours qui recouvrait le couvercle, examina les petits symboles dorés qui entouraient le cadenas, puis entreprit de l'ouvrir.

— Chouette, on a trouvé le trésor de la sorcière !

Franck, Stéphanie et Ruben s'en approchèrent prudemment.

— Aidez-moi à l'ouvrir !

— À tous les coups, ça grouille de serpents là-dedans !

— Steph n'a pas tort, dit Ruben en posant sa main sur son épaule. C'est peut-être un piège.

— Mais non, s'entêta la fillette qui bataillait avec le cadenas.

À ce moment-là, une silhouette sombre se dessina derrière eux.

— Tu devrais écouter tes amis, Caroline !

Surpris, les quatre enfants se retournèrent précipitamment. Quelle ne fut pas leur terreur lorsque le visage d'Élisabeth Bavent leur apparut. Cette dernière leva le menton puis claqua des doigts.

— Ce n'est pas correct de fouiller ainsi les affaires des autres !

Caroline poussa un cri. Dans ses mains étaient apparus un amas de petits serpents entremêlés. D'un geste vif, elle les propulsa au loin et se cramponna au bras de Franck. La lueur rougeâtre du feu de cheminée faisait naître des ombres inquiétantes sur les traits de la femme, comme un masque grimaçant.

— Que... que voulez-vous ?

Une lueur de cruauté traversa ses yeux.

— Je vous ferais remarquer que c'est vous qui êtes entrés dans mon château...

— Oui mais à présent, on veut sortir ! déclara Caroline avec fermeté.

La sorcière la regarda, presque tendrement, du moins, c'est l'impression qu'elle donna.

— Mais ma petite Caroline, je ne vous retiens pas ! Mais il va falloir que vous trouviez la sortie.

Franck fit un pas vers elle.

— Si vous vouliez qu'on parte, pourquoi avez-vous fermé la porte derrière nous ?

Un long silence s'empara de la pièce. Visiblement, il venait de lui poser une colle. Son regard se perdit un instant dans le vague.

— À vrai dire, j'aimerais voir comment vous vous débrouillez... Si vous êtes à la hauteur...

— Pourquoi faites-vous ça ? questionna Ruben, inquiet.

La sorcière croisa les bras sur sa poitrine.

— J'ai perdu un objet de grande valeur dans le château, dit-elle, ignorant volontairement sa question. Cette demeure est tellement vaste que je n'ai pas eu le courage d'aller le chercher. Si vous le retrouvez, je vous laisserai partir.

— Qu'est-ce que c'est ? voulut savoir Caroline, visiblement intéressée par son petit jeu.

— Tout ce que je veux bien te dire, ma petite Caroline, c'est que cet objet m'est très précieux. Vous saurez ce que c'est lorsque vous le verrez.

— Mais on va se perdre ici ! riposta Stéphanie.

Élisabeth Bavent se contenta de hausser les épaules puis elle se retira dans un autre corridor obscur que personne n'avait remarqué. Comme par magie, le corridor disparut derrière elle.



### 3

— Moi, je ne tiens pas à jouer le bon toutou qui va chercher la baballe ! grogna Stéphanie.

— D'autant plus que rien ne nous garantit qu'elle va nous laisser partir si on le trouve ! souligna Franck.

— Et puis, renchérit Caroline en leur indiquant le mur, elle nous a enfermés ici. Si elle veut qu'on trouve son truc, il faudrait peut-être qu'elle nous laisse explorer les autres pièces.

Stéphanie et Franck approuvèrent d'un hochement de tête.

Ruben examinait les livres autour d'eux. La sorcière possédait des collections entières d'œuvres rarissimes qu'il n'avait jamais eu l'occasion de lire. Des montagnes de bouquins qu'il ne connaissait que de réputation et d'autres romans connus. Il ne put s'empêcher de siffler entre ses dents, admiratif. Peut-être que la sorcière accepterait de lui en prêter quelques-uns ?

Il s'arracha à sa contemplation et se tourna vers ses amis.

— Si Jean-Charles était là, il nous aurait sûrement aidés !

— Qui est Jean-Charles ? demanda Franck avec curiosité.

— Jean-Charles est épicier, lui expliqua Stéphanie. Il nous donne toujours des tuyaux quand on a des problèmes.

Caroline se laissa glisser contre le mur. Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux.

— On va périr ici ! Et si, par miracle, on s'en sort, père Sébastien va me passer à la moulinette parce que je devais nettoyer la nef...

Caroline n'avait jamais connu ses parents. Depuis la mort du vieux prêtre, père Thibaut, alors que Caroline n'avait que six ans, le prêtre qui lui succéda, le père Sébastien, qui avait été contraint de respecter le secret de l'existence de l'enfant, profita allègrement de son chagrin et de sa naïveté en lui faisant croire d'horribles choses concernant ses origines. Il la força par la suite à vivre dans l'insalubrité et la soumission. Caroline s'était alors renfermée dans son imaginaire, s'inventant des pouvoirs magiques aux effets dévastateurs

qui ne faisaient, en fait, qu'accentuer les délires du prêtre. Régulièrement, le prêcheur procédait à de nouvelles punitions qu'il justifiait comme étant le seul moyen de « chasser le diable » et Caroline, trop fière dans sa propre foi, y répondait par des paroles et des regards provocants. En grandissant, la fillette sombra peu à peu dans le chagrin et s'enfuyait assez régulièrement de la paroisse pour rejoindre ses amis. Elle ne parlait jamais des pratiques du prêtre, et n'évoquait son vécu que brièvement, en prétendant ne pas se souvenir ou en inventant des événements qui n'avaient jamais eu lieu.

Ruben et Stéphanie s'agenouillèrent à côté d'elle.

— À mon avis, on va rester bloqué ici pendant un bon bout de temps et, crois-moi, tu ne seras pas la seule à te faire gronder en rentrant ! soupira Stéphanie.

Franck était resté debout et examinait tous les recoins de la pièce avec attention.

— Il y a sûrement un moyen de sortir d'ici !

Il observa tout d'abord le sol puis les rayonnages autour d'eux. Une idée lui traversa l'esprit. Il se dirigea vers le meuble devant lui et se mit à retirer tous les livres qu'il contenait. Ruben et les deux filles l'observèrent attentivement.

Très vite, cependant, les étagères se vidèrent et le garçon se sentit quelque peu découragé.

Ruben s'était redressé.

— Ce château doit être truffé de passages secrets.

— C'est pas parce qu'il appartient à une sorcière qu'il l'est, railla Caroline. Elle a pas besoin de passages secrets, il suffit qu'elle claque des doigts pour aller où elle veut !

— Si seulement je savais faire ça, lança Stéphanie en claquant des doigts à son tour, ce serait drôlement chouette !

Ruben les ignora et regarda autour de lui. C'est alors qu'il remarqua une forme derrière un des rideaux. Il fronça les sourcils et tira sur l'épais tissu d'un geste vif.

— Un levier ! Regardez, on est sauvé !

Les deux filles s'étaient relevées. Le jeune garçon tira doucement le levier vers lui et attendit. Un bruit se fit entendre et une des étagères pivota lentement.

Des marches en bois semblaient descendre quelque part sous la demeure. Ruben nettoya ses verres encrassés avec le pan de son tee-shirt et jeta un regard vers ses amis qui l'avaient rejoint. Ils descendirent lentement les uns derrière les autres, faisant grincer les vieilles marches sous leurs pas, tel un concerto mortuaire. Il faisait sombre et le froid était de plus en plus saisissant. Ils débouchèrent dans une sorte de petit cimetière souterrain, atmosphère morbide et inquiétante. Pas vraiment le genre de lieu qu'on s'attend à trouver chez soi, mais qui, à cet endroit, avait toute son importance et une symbolique justifiée, surtout en connaissant la nature de la propriétaire. Une dizaine de pierres tombales s'alignaient devant eux. Il y avait des noms gravés sur chacune d'elles et Caroline s'amusa à déchiffrer les inscriptions en sautillant de l'une à l'autre. Bien qu'elle ne parût pas le moins du monde angoissée par leur découverte, ses camarades, en revanche, étaient loin de partager son enthousiasme.

— Oh, non, après le coup des chauves-souris, maintenant ça va être les zombies qu'on va avoir sur le dos !

Franck consulta sa montre.

— C'est bon, il n'est pas encore minuit !

— On n'est pas dans un film !

Stéphanie n'avait pas tort. Les morts-vivants qui sortent de leurs tombes à minuit, cela ne se voit qu'à la télévision. Mais dans la réalité... évidemment, on ne voit pas de zombies dans la réalité, ça n'existe pas. Et c'est ça qui fait de Sorrac une ville à part. C'est sans doute la ville frontière entre le réel et l'irréel. À Sorrac, toutes les créatures imaginaires existent. Allant de la fée Carabosse au croque-mitaine guettant les petits enfants dans la pénombre. Tout devient réel. Et c'est souvent très gênant.

Caroline s'immobilisa subitement. Une des pierres tombales venait de bouger.

— Euh... je crois qu'on a un problème !

Une main squelettique, où quelques lambeaux de chair en décomposition semblaient encore parvenir à rester accrochés, surgit subitement du petit tas de terre devant le sépulcre. Les quelques doigts qui lui restaient, repliés jusque-là, se raidirent brièvement puis s'agitèrent comme s'ils cherchaient un appui pour se hisser. À une dizaine de centimètres, la terre se retrouva propulsée, créant un

petit cumul, d'où jaillirent de minuscules formes semblables à des asticots. Bientôt, le haut d'une tête parsemée de cheveux poisseux et emmêlés fit irruption et, cette fois, Caroline poussa un hurlement. Les autres en firent autant. Les deux orbites vides de la créature semblèrent se poser sur la fillette qui se tenait à quelques centimètres, et qui, à cet instant, se précipita vers ses amis. Dans son élan, elle s'em mêla les pieds et tomba lourdement au sol. Le nez dans la poussière, elle éternua plusieurs fois et se hissa comme elle put, manquant de peu se faire attraper la cheville.

— Cette fois, on est cuit.

Stéphanie avait poussé un cri. Derrière elle, une créature la tira fermement par la chevelure. Ruben tomba lourdement au sol. Une main venait de se refermer sur sa cuisse et il tenta furieusement de la chasser en l'assénant de coups de pied. Franck avait tenté d'aider son amie, mais il se retrouva rapidement aux prises avec un autre zombie qui avait surgi derrière lui.

Caroline regarda autour d'elle. La situation était désespérée. Stéphanie, étalée sur le sol boueux, luttait pour se soustraire des griffes démoniaques qui l'entraînaient inéluctablement dans les profondeurs. Son visage était souillé de terre et de larmes, et du sang perlait de son cuir chevelu à force d'être tirailé en tous sens. Ruben avait une jambe enlisée dans la tourbe et, malgré ses efforts, il continuait à s'enfoncer comme s'il était aspiré par des sables mouvants. Franck, étendu contre une stèle fissurée maculée de sang, immobile, semblait sur le seuil de la mort. Ses lunettes étaient brisées et à moitié enfouies dans le sable.

Puis, alors qu'elle tournait la tête pour s'arracher à cette vision d'horreur, ses yeux se posèrent sur quatre tombes qui venaient d'apparaître. Comme brusquement surgies de terre, elles arboraient de manière presque ostentatoire leurs noms peints en lettres majuscules. Caroline sentit son cœur se soulever et, haletante, elle courut vers l'escalier. Dans son délire, elle manqua la première marche et tomba lourdement. Sa tête heurta la pierre épaisse et elle sentit ses dents se refermer sur sa langue. Elle perdit connaissance un bref instant.

Lorsqu'elle revint à elle, ses trois amis étaient toujours là et rien de ce qu'elle avait imaginé ne semblait avoir eu lieu. Elle frissonna

et jeta un coup d'œil vers Ruben qui bataillait pour s'extraire de la main cadavérique qui s'accrochait à sa jambe. Quelque chose lui effleura le pied et elle poussa un cri.

Un vent glacial souffla brusquement. Les créatures se pétrifièrent avant de se décomposer et de retomber au sol à l'état de poussière. Une ombre se dessina peu à peu sous la faible lumière de la petite fenêtre encrassée non loin d'eux et un visage leur apparut.

— Si vous commencez comme ça, vous n'êtes pas près de sortir... fit-elle remarquer, en ramassant Caroline tombée à terre à la manière d'un sac de pommes. Voulez-vous un indice ?

— On ne veut pas jouer à votre chasse au trésor, riposta Ruben. Laissez-nous partir !

Le sourire de la sorcière s'effaça.

— Si tu tiens à rester là...

Elle haussa les épaules et s'apprêta à faire demi-tour lorsque Caroline la rattrapa.

— S'il vous plaît, aidez-nous ! gémit-elle en lui attrapant la main.

La sorcière se tourna. Elle semblait étonnée. Ses yeux se posèrent sur la petite main qui s'était refermée sur la sienne. Caroline, visiblement surprise par son propre geste, la lâcha aussitôt. Son expression s'adoucit.

— Tu sais que je t'aime bien toi ? Tu es vraiment une belle petite...

Elle s'interrompit. Ruben avait tiré son amie vers lui. Elle lui jeta un regard noir et pendant un moment, le jeune garçon eut la désagréable impression d'avoir retiré le jouet des mains d'un enfant.

— Tu es bien imprudent, mon bonhomme. Mais ça me plaît.

Elle examina attentivement chacun d'eux, non sans s'attarder de manière significative sur Caroline. Elle donnait l'impression d'être fascinée par elle et aucun d'eux ne saisissait vraiment ce qu'elle avait de si particulier.

— Je pense qu'il est temps, commença-t-elle.

— Temps de quoi ? lâcha Stéphanie en jetant un regard vers ses amis.

— Il est temps que je vous révèle la vérité. Vous êtes suffisamment matures, maintenant. L'un de vous fait partie d'une longue lignée de sorciers. De ce fait, il ou elle possède les pouvoirs qui lui

ont été transmis. La transmission se fait quasiment toujours de mère en fille, sauf exception. Dans le cas mère-fils, la lignée s'achève et les pouvoirs restent en sommeil jusqu'à l'arrivée d'une fille. Un gène mutant a entravé la lignée initiale et celui ou celle qui en fait partie, inconsciemment, a transmis une partie de ses pouvoirs aux personnes qui lui sont proches. Chacun détient alors un pouvoir différent. C'est ce qui se passe dans votre cas. Je ne peux vous révéler son identité pour le moment. Vous le découvrirez par vous-même. (Elle soupira en voyant l'incompréhension se peindre sur les visages qui lui faisaient face.) C'est un peu difficile à comprendre, mais reprenez bien ce que je vous dis.

Elle avait pris un air solennel, comme si elle s'apprêtait à leur remettre un prix quelconque. Ruben semblait intéressé. Il s'était installé sur le rebord d'une pierre tombale et s'était mis en tâche de nettoyer les verres de ses lunettes avec le pan de son tee-shirt.

— Comment peut-on faire fonctionner nos pouvoirs ?

La sorcière hésita :

— Eh bien... C'est à toi de le découvrir !

Puis elle se volatilisa dans un nuage de fumée.

Caroline revint vers ses amis. Elle était tout excitée et dansait d'un pied sur l'autre.

— Vous vous rendez compte ? L'un de nous est un sorcier ! C'est fantastique !

— C'est peut-être moi ! se vanta Stéphanie en levant les mains à la manière d'un prestidigitateur.

Ruben se releva. Son expression était grave.

— Cela peut être n'importe lequel d'entre nous.

— Je ne comprends pas pourquoi elle ne nous laisse pas sortir... marmonna Franck qui fixait l'endroit où s'était volatilisée leur hôtesse. Elle veut nous tuer ou quoi ?

— Non, si c'était le cas, on ne serait plus là pour en parler.

Stéphanie lui désigna le cimetière d'un geste du menton.

— Elle nous teste, ajouta Ruben avec certitude. Mais je ne tiens pas à savoir si l'un de nous survivra à son petit jeu macabre. Il faut trouver un moyen de sortir. Je doute qu'elle nous le fournisse de son plein gré.

Lentement, le petit groupe quitta les lieux et s'engagea dans la galerie par laquelle Mlle Bavent semblait être arrivée. La petite fenêtre au-dessus de leurs têtes leur permettait de distinguer plus ou moins où ils mettaient les pieds mais, très vite, la lumière vint à manquer et ils durent poursuivre leur chemin à tâtons. Il faisait horriblement froid, comme si le vent s'engouffrait dans la demeure par quelques fissures invisibles. Mais ce vent-là n'était pas de saison et leurs petites tenues d'été étaient loin de les protéger de la morsure glaciale.

— J'ai un mauvais pressentiment... murmura Stéphanie qui s'était accrochée au tee-shirt de Franck.

Ils avancèrent ainsi pendant un long moment. L'obscurité se faisait de plus en plus dense et chacun appréhendait ce qu'ils découvriraient au bout de leur chemin. Sur quelles créatures allaient-ils tomber ? Dans l'ordre des choses tout était possible, ils le savaient. Et lorsqu'ils aperçurent un brin de lumière devant eux, les quatre enfants s'étaient immobilisés. Peut-être que la pénombre les rassurait ? Peut-être qu'elle avait l'avantage de leur dissimuler les visages grimaçants des êtres diaboliques qui les observaient dans l'ombre ?

La fenêtre crasseuse qui leur renvoyait un peu de lumière leur permit aisément de reconnaître le lieu qu'ils venaient de quitter.

Les pierres tombales étaient toujours là ainsi que les petits tas de poussière qui avaient été naguère les créatures monstreuseuses qui les avaient tant effrayés.

— On est revenu à notre point de départ ! fit remarquer Stéphanie.

Caroline s'avança. Ses vêtements trop grands donnaient parfois l'impression qu'elle allait se faire aspirer par un sac et ce fut exactement l'impression qu'elle donna lorsqu'elle se pencha pour examiner les inscriptions gravées dans la pierre. Franck l'observait.

— La sorcière semble étrangement s'intéresser à toi, Caroline, fit-il remarquer en songeant à son curieux comportement. Est-ce que tu la connais ?

La fillette se tourna vers lui et haussa les épaules.

— Pas du tout.

— Franck a raison, ajouta Ruben en se grattant le menton. Tu devrais faire attention.

— Ça ne veut rien dire, fit Stéphanie. Si elle sait tout sur tout le monde, comme elle le prétend, elle doit probablement être au courant que Caroline est orpheline. Peut-être qu'elle est... euh... compatissante ?

— Je ne pense pas que compatissante soit le mot qui convient, rétorqua Franck. J'ai l'impression que... qu'elle veut la dévorer !

Stéphanie fit une grimace.

— Oh, oui, certainement ! répliqua-t-elle en ricanant. Il est bien connu que les sorcières mangent les enfants... et Caroline a la chair tendre...

Ruben gloussa.

— Maigre comme elle est, elle n'aurait pas grand-chose à manger !

— Vous dites n'importe quoi ! s'écria Caroline la mine boudeuse.

Franck prit sa défense.

— Si elle voulait la manger, elle serait probablement allée la chercher pendant son sommeil.

— Les sorcières ne peuvent pas entrer dans les églises...

— Ah bon ? Depuis quand ?

Stéphanie haussa les épaules.

— Ça me paraît logique, expliqua-t-elle. Les sorcières, c'est comme les vampires, les fantômes et les esprits diaboliques. Ça ne peut pas entrer dans les lieux saints.

Franck éclata de rire.

— Sérieusement, lâcha Ruben en reprenant son calme. Tu dois rester sur tes gardes, Caroline. Je ne sais pas ce qu'elle te veut, mais elle te cherche, ça, c'est sûr.

— Tu la fascines, on dirait.

— Vous me faites peur... grogna la fillette d'une voix brisée.

— Bon, en attendant, s'impacienta Stéphanie, qu'est-ce qu'on fait ?

— Si on veut sortir d'ici, il serait préférable de trouver l'objet en question.

— Faut pas rêver, railla Caroline en croisant les bras, c'est des canulars tout ça. Elle va pas nous laisser sortir. C'est une sorcière, je te rappelle. Et les sorcières n'ont aucune parole !

— Ah bon, parce que t'en connais beaucoup, toi, des sorcières ?  
Caroline lui asséna un coup de coude.

— Ça doit bien l'amuser tout ça ! reprit Stéphanie en jetant des regards autour d'elle.

— On peut toujours essayer de sortir par nos propres moyens... proposa Franck. C'est vrai que tout ça me paraît trop facile. Mlle Bavent a certainement des projets pour nous. Et je n'ai pas vraiment envie de savoir ce que c'est.

— Je n'ai rien contre cette idée, approuva Ruben après un long moment. Seulement, au niveau orientation, je me sens un peu perdu.

Caroline s'agita.

— Il y a un passage là, fit-elle en leur indiquant la fenêtre un peu plus loin.

Franck haussa les épaules et se tourna vers Ruben.

— On peut toujours essayer, acquiesça le jeune garçon.



## 4

La petite bande s'était réunie devant la fenêtre. La pierre était recouverte de mousse à cet endroit, ce qui rendrait probablement les choses plus difficiles qu'ils ne l'avaient supposé au début.

— Je vais te faire la courte échelle, Caroline, dit Ruben à la fille qui se tenait à ses côtés. Tu es plus petite et plus souple que nous.

Bien que cette idée l'incommodât, Caroline consentit à sa requête. Elle poussa un soupir et grimpa sur le dos du jeune garçon. Franck lui avait tendu une pierre qu'il avait ramassée dans le petit cimetière et elle s'était mise en tâche de briser la vitre. Le pauvre Ruben dut se protéger du mieux qu'il put pour éviter les débris de verre qui lui tombaient dessus.

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? l'interrogea Stéphanie en se hissant sur la pointe des pieds.

Caroline finit de balayer les rebords afin qu'ils puissent passer sans se blesser puis elle éternua.

— Ça lui arrive jamais de faire le ménage ? Il y a de la poussière partout...

— Arrête de râler ! Qu'est-ce que tu vois ?

— On dirait une serre. Il y a des plantes partout.

— Bon, vas-y, la pressa Ruben. Mets tes pieds sur mes épaules et hisse-toi de l'autre côté.

— J'espère que ce n'est pas un élevage de plantes carnivores, la taquina Stéphanie en poussant un petit rire.

Caroline lui jeta un regard mauvais et se hissa sur le rebord. Ruben lui souleva les pieds pour l'aider et, alors qu'elle plongeait la tête la première de l'autre côté, un grand bruit leur parvint.

— Rien de cassé ?

Ils l'entendirent pousser un grognement.

— Non, ça va !

Ruben se tourna vers ses deux amis.

— Qui passe ensuite ?

— Tu devrais y aller, lui dit Franck en faisant un pas vers lui. Tu es plus... costaud que nous, tu auras plus de difficultés. S'il y a un problème...

Ruben acquiesça d'un hochement de tête.

— Tu as raison, vous ne serez pas trop de deux pour me soulever.

— Et je passerais la dernière, ajouta la jeune fille. Je suis plus grande. J'aurais moins de difficulté pour me hisser.

Franck et Stéphanie s'avancèrent près du mur et lui présentèrent leurs mains. Ruben agrippa fermement l'épaule de Franck et attrapa le bord de la fenêtre. Stéphanie chancela un moment, mais parvint cependant à ne pas lâcher prise.

— Ça va ? leur cria Caroline lorsqu'elle vit apparaître le visage congestionné de Ruben.

Alors que ce dernier s'engageait par l'ouverture en attrapant les deux extrémités de la fenêtre, une secousse se produisit.

Plusieurs pierres lui tombèrent dessus et il manqua se faire assommer.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? voulut savoir Caroline qui s'agitait.

Mais elle n'obtint pas de réponse. De l'autre côté, Stéphanie et Franck, qui aidèrent leur ami, avaient poussé un grand cri. Les murs, autour d'eux, avaient commencé à se resserrer. Ruben avait sauté près de Caroline, et lorsqu'il vit la fenêtre se rétrécir, il se précipita contre le mur, tentant de se hisser de nouveau sur le rebord pour retenir le plafond qu'il voyait apparaître. Mais trop tard. Les cris de Stéphanie et de Franck avaient laissé place à un grand silence.

## 5

Caroline et Ruben marchaient silencieusement sur le petit chemin qui serpentait à travers la serre. L'endroit était assez vaste. Il y avait beaucoup de plantes et de fleurs dont ils ignoraient le nom et un banc avait été placé près d'un tapis de ce qu'il leur semblait être des violettes.

— Tu... tu crois qu'ils sont morts ? sanglota Caroline après un long moment.

Rubén passa son bras autour de ses épaules.

— Je ne sais pas, Caro.

Il l'invita à prendre place sur le banc. Celle-ci refusa et porta son attention sur les rosiers et les arums qui les entouraient. Le garçon haussa les épaules et l'observa un long moment.

— Il faut quitter cet endroit, lâcha-t-il brusquement.

Caroline se releva. Visiblement, elle venait de se piquer le doigt.

— Bien sûr, Ruben, fit-elle avec amertume. Mais j'ai une question : comment ?

Elle renifla et se mit à sucer son doigt ensanglanté.

— Tiens, dit-il en lui tendant un mouchoir.

La fillette le remercia.

Un bruit de branche leur parvint.

Rubén se releva et regarda autour d'eux.

— Qui est là ?

Ils entendirent des pas et comme un son de métal. Rubén se recula, inquiet.

Caroline lui empoigna le bras.

— Viens, on devrait pas rester là... bredouilla-t-elle.

C'est là qu'ils le virent. Sortant du bosquet de bambous à leur droite, le chevalier en armure, qu'ils avaient vu dans le hall d'entrée du château, leur apparut, brandissant son épée d'un air menaçant. Ils poussèrent un cri à l'unisson.

Caroline avait déjà filé et Ruben, pris au dépourvu, se joignit finalement à sa course. Leur assaillant n'était guère rapide, heureusement pour eux. Mais bien que grand, le jardin ne leur offrait aucune échappatoire et ils en firent très vite le tour.

— Comment allons-nous sortir ? questionna Caroline en regardant la large baie vitrée qui limitait l'espace où ils se trouvaient.

Ruben ne lui répondit pas. Il l'attrapa par le bras et l'entraîna derrière un laurier-rose. Le chevalier donnait de grands coups dans les hautes herbes, non loin d'eux. Accroupis derrière leur cachette provisoire, les deux enfants guettaient leurs assaillants.

Ruben réfléchissait. Comment allaient-ils s'en sortir cette fois ? Près de lui, Caroline avait poussé un gémissement. Il fronça les sourcils et se tourna vers elle. La pâleur de son visage lui arracha un hoquet de stupeur.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Je sais pas. J'ai...

Elle ne finit pas sa phrase. Elle chancela un instant puis, finalement, s'effondra brutalement. Ruben la secoua, inquiet.

— Caro...

La fillette s'était évanouie. Il l'allongea et lui tapota doucement les joues. Aucune réaction. Il blêmit. Ses yeux venaient de se poser sur le mouchoir qu'elle avait enroulé autour de son doigt. Il était imprégné de sang. Et ses mains étaient toutes violettes.

Un bruit de pas lui parvint, juste derrière lui. Et avant qu'il ne parvienne à se retourner, un coup brutal sur la nuque l'assomma et il tomba lourdement au sol.

## 6

Personne ne sut ce qu'il se passa par la suite. Les ténèbres s'étaient abattues sur eux alors qu'ils sombraient dans les méandres de leur inconscient. La sorcière avait probablement eu vent de leur plan et avait tout mis en œuvre pour les empêcher d'y parvenir. Quels avantages avait-elle de les garder ainsi ? Que leur réservait-elle ? Ça, personne ne le savait.

Lorsque Stéphanie et Franck revinrent à eux, leurs deux camarades s'étaient volatilisés. Ils ne reconnurent pas les lieux où ils se trouvaient bien que leurs souvenirs fussent, en fait, assez vagues. L'atmosphère qui régnait était étouffante, presque irrespirable malgré le froid et l'humidité.

— Où sommes-nous ? questionna Stéphanie.

Franck se releva.

— Comment veux-tu que je le sache, dit-il en aidant la jeune fille à se relever. Ruben et Caroline ont disparu.

La jeune fille s'épousseta succinctement et jeta un regard autour d'eux. On ne distinguait pas grand-chose, à vrai dire.

— Encore un coup de la sorcière !

Le jeune garçon haussa les épaules.

— Ça paraît logique. Mais ça ne va pas nous aider ! Tu prévois d'aller les chercher ?

Stéphanie poussa un grognement.

— Ne restons pas là, poursuivit Franck.

Il s'adossa contre la paroi du mur et invita son amie à faire de même. La pierre sous ses doigts s'effritait facilement et du sable lui tombait sur les pieds. Le château ne devait pas être tout jeune. Ils progressèrent ainsi, dos au mur, jusqu'à ce que leurs pas les mènent finalement à ce qui leur semblait être la surface lisse d'une porte.

— J'espère en tout cas que Caroline et Ruben vont bien, lâcha Franck tandis qu'il poussait la lourde porte.

Stéphanie allait ajouter quelque chose mais s'interrompit brusquement. Son visage était figé. Franck ne comprit pas tout de suite ce qui la terrifiait autant. Il tourna la tête. Le jeune garçon sursauta et chercha son air, la main sur la poitrine. Stéphanie était aussi immobile qu'une statue dont l'expression d'épouvante semblait gravée à jamais. D'horribles créatures les observaient, un mélange entre crapaud, lézard et ce qui devait être des êtres humains. Quoique le terme d'êtres humains ne prît sa signification que parce qu'ils se tenaient debout et parce que leurs tenues vestimentaires avaient des similitudes avec celles que portaient autrefois les soldats. Ils avaient des yeux globuleux, démunis de paupières, et une peau verdâtre qu'il était probablement préférable de ne pas toucher au risque de vomir. Des mouches volaient autour d'eux et certains laissaient échapper une petite langue fourchue sur laquelle les insectes venaient se coller avant de disparaître au fond de leurs gosiers dans un bruit désagréable de succion.

Quatre pointes métalliques étaient dirigées à quelques centimètres de leurs visages et ils déglutirent, tentant de contrôler les tremblements de leurs corps pour ne pas bouger. Un geste aurait suffi à leur transpercer un œil, et ils le savaient. Franck sentit un violent tournis poindre dans son crâne et des gouttes de sueur perlèrent le long de ses tempes. Sur leur droite, un sifflement se fit entendre, et l'un d'eux s'approcha, en faisant des signes qu'ils ne comprirent pas tout de suite. Une main se referma sur le bras de Stéphanie qui sursauta au contact de la peau spongieuse et elle fut entraînée vers un couloir. Franck était resté immobile, comme s'il avait quitté la réalité. Puis, on l'entraîna à sa suite. Les deux adolescents avancèrent sans protester, trop horrifiés pour parvenir à émettre le moindre son.

— Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés ! maugréa Stéphanie alors qu'ils les emmenaient vers un cachot sombre et humide.

La petite pièce de forme ronde ne comportait aucune fenêtre. Dans un coin, on avait placé là un petit tas de paille, sans doute une couchette de fortune. La créature qui les avait escortés jusque-là fit claquer la lourde porte derrière eux, tout en produisant des

sifflements suraigus et répétitifs, comme une sorte de ricanement. Stéphanie se laissa lentement glisser contre le mur.

— Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Elle laissa tomber sa tête sur ses genoux repliés et poussa un long soupir. Ses longues boucles châtaines pendaient autour de son visage. En son for intérieur, elle en voulait à Ruben de leur avoir suggéré de venir en ce lieu sordide. Elle ignorait s'ils s'en sortiraient cette fois. La sorcière n'avait pas vraiment l'air d'avoir envie de les laisser filer.

Ils restèrent, un moment, immobiles et silencieux. De temps à autre, la créature qui gardait la porte jetait un coup d'œil à l'intérieur, faisant grincer le vieux judas, qu'il s'amusait à ouvrir et à fermer pour les agacer. Ses pupilles fendillées fixaient attentivement les silhouettes des deux enfants avachis dans un coin. Stéphanie en avait des frissons. Au-dessus de leurs têtes, un ruissellement s'écoulait à travers une tuyauterie, pour aller on ne sait où. Sans doute vers une sortie quelconque. Frank sentit son cœur se serrer en songeant à ses parents qui devaient être morts d'inquiétude. Comment tout cela allait-il se terminer ?

— Comment allons-nous sortir de là ?

— Si seulement je le savais... marmonna la voix de Stéphanie dans l'obscurité.

Elle poussa un soupir. Frank se tenait debout contre le mur. Ça sentait la moisissure et le renfermé.

— Que vont-ils faire de nous ? Et puis, c'est quoi ces monstres ?

— Écoute Frank, je l'ignore tout autant que toi. Si j'avais une idée...

— La sorcière...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Brusquement, un bruit, non loin de lui, le fit sursauter. Un rat ? Une araignée ? Il frissonna sur cette idée, se dégagea du mur contre lequel il était adossé, et jeta un regard aveugle autour de lui, scrutant désespérément l'obscurité à la recherche d'un mouvement quelconque.

— On pourrait peut-être se faire passer pour des cousins de Mlle Bavent, suggéra Stéphanie.

— Je ne suis pas sûr qu'ils soient suffisamment idiots pour croire une chose pareille ! Que feraient les cousins de la sorcière perdus

dans sa demeure ? S'il lui venait l'idée d'inviter des membres de sa famille ici, elle se donnerait quand même la peine de les escorter, je pense.

Cette fois, il entendit Stéphanie pousser un long soupir de frustration.

— Tu as raison, Franck, admit-elle. J'essaie simplement de trouver une solution pour sortir de là...

Le garçon hochait la tête, bien qu'il sût que la jeune fille ne pouvait le voir.

— Je sais.

Un grand bruit se fit entendre quelque part, de l'autre côté de la porte. La clé tourna dans la serrure et la porte pivota lentement. Une ombre se dessina devant eux et de nouveaux sifflements leur vrillèrent les oreilles. Stéphanie fit la grimace alors qu'une créature, plus imposante que ses congénères, la reniflait indécemment. La pointe de sa langue, qui s'échappait de ses lèvres charnues, vint se coller à sa joue. Cette fois, la jeune fille, hésitant entre dégoût et colère, poussa un grand cri d'effroi. Elle recula vers le fond de la pièce et se laissa tomber sur la paillasse en retenant ses larmes. Franck se précipita vers elle et glissa un bras autour de ses épaules. Alors qu'il levait les yeux vers la créature, elle se mit soudainement à s'agiter, mimant quelque chose en poussant des sifflements altérés. Le jeune garçon ne comprit pas et la créature se retourna vers la sortie. Lorsqu'ils se trouvèrent de nouveau dans l'obscurité de leur cachot, Franck entendit son amie renifler.

— C'est répugnant ! dit-elle en frottant frénétiquement l'endroit où le monstre l'avait léchée. Il m'a prise pour son dîner, ou quoi ?

Franck se sentit brusquement nerveux. Cette hypothèse lui avait déjà effleuré l'esprit.

— Je n'espère pas.

Un maigre espoir, c'était tout ce qu'il leur restait. D'autant plus que cet espoir demeurerait dans le consentement de leur hôtesse démente. Par quel miracle parviendraient-ils à se sortir de ce piège ?

Il y eut un long silence. Franck se sentait épuisé et il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir s'allonger quelques instants, même sur cette couchette sale et inconfortable. Mais le repos était un luxe qu'il ne pouvait pas s'offrir pour le moment.

— Je voudrais rentrer chez moi... murmura Stéphanie.

Le garçon ne dit rien. De toute façon, qu'est-ce qu'il aurait pu lui dire ?

Le ruissellement de l'eau, au-dessus d'eux, lui fit prendre conscience qu'il avait soif. Il avait faim, aussi. Il glissa sa main dans la poche de son jean et en extirpa un morceau de gâteau soigneusement emballé dans du papier d'aluminium. Avant leur départ pour Sorrac, sa mère et lui avaient préparé un brownie pour célébrer le déménagement. Comme ils montaient dans la voiture, la mère de Franck lui avait donné un morceau de gâteau pour le trajet, en cas de fringale, car le voyage serait long avant d'atteindre leur destination. Il n'y avait pas touché et il fut presque heureux de retrouver la portion dans sa poche. Il coupa la part en deux et en offrit à la jeune fille.

Il se passa un bon moment avant qu'on vienne de nouveau les chercher. Alors que quatre monstres s'introduisaient dans la minuscule prison, la créature imposante, qui avait reniflé Stéphanie tout à l'heure, se matérialisa devant eux. Aucun des deux adolescents ne bougea malgré ses sifflements irrités. Franck songea qu'ils devaient répugner à les toucher, tout comme eux, d'ailleurs.

Stéphanie tenta de résister lorsqu'ils les entraînèrent finalement hors du cachot. Elle criait comme une damnée. Franck remarqua alors que le bruit semblait les incommoder. Sur les cinq monstres présents, quatre se maintenaient douloureusement la tête, comme s'ils s'étaient trouvés à côté d'une enceinte poussée à son maximum.

On leur avait attaché les mains dans le dos et ils se retrouvèrent à avancer au beau milieu d'un cortège de monstres en armure qui sifflaient presque mélodieusement. Ce ne fut que lorsqu'ils débouchèrent au bout du couloir qu'ils suivaient depuis un moment, que les deux amis comprirent le but de toute cette mascarade.

— Oh non...

Au centre de la pièce où ils avaient atterri, un énorme chaudron était suspendu à une chaîne rouillée. Et juste en dessous, quelqu'un avait allumé un feu. Quoi qu'ils aient pu y mettre, l'odeur était infecte.

— Ils ne vont pas faire ça ? s'écria subitement la jeune fille en regardant le jeune garçon avec effroi.

Plus ils avançaient, entraînés, malgré eux, par le mouvement de foule, plus ils avaient chaud. Au fur et à mesure, les monstres s'écartaient, toujours en sifflant gaiement, et lorsque vint leur tour, on les obligea à s'immobiliser. Cette fois, un sifflement grave leur fut adressé. Le chef, à présent, ils en étaient sûrs, pointa du doigt le chaudron. Franck réfléchit à toute vitesse. Mais ce fut Stéphanie qui trouva la solution.

— Crie, dit-elle au garçon.

— Quoi ?

— Il faut crier, fais comme moi ! Ils craignent les voix humaines...

Ses soupçons se révélèrent donc exacts. Et il fut soulagé de constater que la jeune fille l'avait remarqué aussi.

Il gonfla ses poumons au maximum et se mit à hurler le plus fort qu'il put. Stéphanie en fit autant, et il lui adressa un sourire lorsqu'il s'aperçut que leur plan marchait à la perfection. Toutes les créatures se maintenaient à présent la tête en poussant des sifflements qui n'avaient plus grand-chose de gais, mais qui ressemblaient à s'en méprendre à des pleurs.

— Continue ! l'encouragea Stéphanie en reprenant une nouvelle goulée d'air.

Certaines créatures commençaient à prendre la fuite par l'escalier de l'autre côté de la pièce. Seuls, le chef et trois gardes tentaient de résister à leurs cris. L'un d'eux tomba à terre et se cogna contre la marmite dont un peu du contenu nauséabond se renversa sur les pieds.

— Allons-nous-en ! cria à son tour Franck en indiquant le couloir à son amie.

Alors que Stéphanie s'engageait comme une furie à travers la galerie, les mains toujours attachées dans le dos, Franck jeta un dernier regard par-dessus son épaule. Les créatures restantes dans la pièce ne cherchèrent même pas à les poursuivre. À croire que leurs têtes allaient exploser. Puis, il s'élança à son tour.

Ruben s'éveilla au moment même où il sentit qu'on le traînait au sol. Des cris avaient surgi, quelque part, dans le château et il sentit son sang se glacer. N'était-ce pas les voix de Franck et Stéphanie ?

— Qu'est-ce que...

Son visage se tordit d'effroi. Le chevalier fantôme les tirait, Caroline et lui, à travers une galerie.

— Que voulez-vous ? s'écria-t-il en secouant son pied prisonnier.

L'armure s'immobilisa.

— Montjoie Saint-Denis ! clama brusquement une voix d'outre-tombe.

Puis, il reprit sa marche. Ruben gigota de nouveau.

— Arrêtez ! Où nous emmenez-vous ?

Il tourna la tête vers Caroline. Elle ne s'était toujours pas réveillée et son teint était plus pâle que jamais. Vue sous cet angle, elle ressemblait à une vulgaire poupée. Un long frisson lui parcourut le dos.

— Caroline, réveille-toi !

Il n'obtint pas de réponse. Inquiet, il tenta de lui attraper le poignet sans y parvenir. Impossible de faire quoi que ce soit en étant traîné de la sorte.

— Caro...

Toujours rien.

— Montjoie Saint-Denis ! cria de nouveau le chevalier.

Ce fut à ce moment-là qu'il remarqua qu'il n'avait plus son épée en main. Il se tortilla et jeta un coup d'œil dans le fourreau qui pendait à sa ceinture. Comme il s'en était douté, l'épée y était soigneusement rangée. Un chevalier ne laisserait jamais ses armes.

— Ne t'en fais pas, je vais nous sortir de là, chuchota-t-il à la fillette inconsciente.

Il tenta de se redresser sans y parvenir.

— Montjoie Saint-Denis ! fit-il dans l'espoir que leur assaillant daigne enfin cesser sa progression.

Ce qu'il fit. La masse en fer se figea brusquement, comme s'il avait prononcé une formule magique. Aussitôt, Ruben se redressa sur son séant et, dans un geste vif, il s'empara de l'épée. Elle était lourde et il dut s'aider de son autre main pour la soulever. Il n'attendit pas et l'abattit sur le gantelet qui leur emprisonnait les chevilles. La masse tomba lourdement au sol. Enfin libéré, le jeune garçon se releva, en brandissant l'épée devant lui. Le chevalier fantôme, probablement surpris, pivota sur lui-même et porta la main qui lui restait à son fourreau.

— On fait moins le malin, maintenant ! triompha le garçon.

— Montjoie Saint-Denis ! répéta la masse de fer en se ruant vers le garçon.

D'un geste vif, Ruben lui décocha un grand coup sur l'épaule.

— Et un bras en moins, un !

Le chevalier recula un peu. Un nouveau coup sur la cuisse lui ôta une jambe, qui vint aussitôt s'ajouter aux membres inertes déjà éparpillés au sol. L'armure, à présent déséquilibrée, s'effondra.

— Tiens, Montjoie Saint-Denis ! s'écria victorieusement le garçon en faisant voler son casque d'un coup d'épée.

L'armure se démantela à ses pieds. Ruben poussa un soupir de soulagement.

— J'ai été bien inspiré finalement de prendre escrime en cours optionnel !

Il se pencha vers le corps inerte de son amie.

— Ohé, Caroline ! fit-il en lui tapotant les joues.

Il n'obtint aucune réaction. Inquiet, il approcha son oreille de ses lèvres.

— Grâce au ciel, elle respire...

Il souleva la fillette et regarda autour de lui. Il ignorait où ils avaient atterri. La galerie n'était pas très haute et ressemblait davantage à une artère d'égout qu'à un couloir de château. Au fur et à mesure qu'il avançait, la galerie semblait se rétrécir. Il prit bientôt conscience qu'il ne s'agissait pas d'une impression. À cet endroit, les murs se resserraient comme un entonnoir. Cependant, il

continua sa progression à quatre pattes, traînant Caroline derrière lui. Il y avait forcément quelque chose au bout.

— On va y arriver, ne t'en fais pas, murmura-t-il en tirant son amie à bout de bras.

Devant lui, il vit apparaître un point lumineux, qui semblait s'agrandir peu à peu. La sortie n'était pas loin, il le savait. Mais quelle serait donc la nouvelle épreuve que leur concoctait la sorcière ?



Les deux adolescents se tenaient contre le mur froid. Haletant, Franck avait décidé de s'arrêter un peu pour reprendre son souffle et la jeune fille ne demanda pas son reste pour en faire autant.

— Franck, peux-tu fouiller dans ma poche ? s'enquit la jeune fille dont le regard s'était brusquement illuminé.

Elle lui indiqua, d'un geste du menton, la poche de son jean. Franck se tourna de dos et tenta d'atteindre le pantalon en question du bout des doigts.

— Qu'est-ce que je suis censé trouver ?

Mais avant qu'elle puisse lui répondre, sa main entra en contact avec une petite lame.

— Ma lime à ongles...

Pendant un instant, il se demanda ce qu'elle pouvait bien faire avec un tel objet. Et surtout, ce qu'elle voulait qu'il en fasse. Mais la réponse se matérialisa dans son esprit avant même qu'il n'ouvre la bouche. Du bout des doigts, il extirpa la petite lime avec délicatesse et referma son poing. Aussitôt, la jeune fille lui présenta les liens qui lui enserraient les poignets.

— Dépêche-toi !

Il fit rouler la petite lame entre ses doigts et, jetant un coup d'œil aux liens de Stéphanie, il se mit en tâche de limer la corde.

— Ce n'est pas facile, lâcha le garçon, concentré.

Des gouttes de sueur commençaient à couler sur son front et il dut cligner des yeux pour ne pas les recevoir dans les yeux. Heureusement, dans cette artère de couloir, la flamme d'une unique chandelle leur permettait encore de voir quelque chose.

La jeune fille n'ajouta rien et frotta doucement ses deux mains l'une contre l'autre pour tenter de détendre un peu la corde.

Ce fut un travail long et pénible, mais lorsque la lame entama enfin les dernières résistances, Franck avait poussé un long soupir

de soulagement. La jeune fille se libéra et se massa douloureusement les poignets. Les bougres les avaient solidement attachés.

— Bon, à toi, maintenant !

Le garçon laissa tomber la lime dans la main de Stéphanie et lui présenta son dos. Il s'était coupé avec la lame lors de sa laborieuse entreprise et du sang s'écoulait de la plaie. La jeune fille lima le lien et libéra le garçon. Puis, elle extirpa un paquet de Kleenex de son autre poche et le lui tendit.

— Merci, souffla-t-il.

Il suçà son doigt ensanglanté puis enroula un mouchoir tout autour.

— Continuons, poursuivit la jeune fille en scrutant l'obscurité du couloir devant elle. Il faut retrouver Caroline et Ruben et foutre le camp de ce foutu château !

Franck approuva d'un hochement de tête et se baissa pour refaire ses lacets défaits. Il y avait une pierre à ses pieds, et il s'en empara. Ce genre d'objet pourrait certainement avoir son utilité dans cette demeure infernale, tout comme la lime à ongles.

Il s'enfonça dans l'obscurité du couloir, suivi de près par Stéphanie qui lui emboîta le pas. Il n'y avait pas d'autres issues de toute manière, ils le savaient l'un et l'autre. Un escalier les mena bientôt à travers un nouveau dédale de couloirs sombres et de galeries humides qu'ils longeaient avec prudence. Qui sait sur quelle créature ils allaient encore tomber ?

— À ton avis, où sont Caroline et Ruben ?

— Ils étaient passés de l'autre côté de la fenêtre, se rappela Stéphanie. Si Caroline a vu juste, ils ont dû atterrir dans une serre...

— Ça fait un moment, maintenant... je doute qu'ils y soient encore.

Dans l'obscurité, la jeune fille haussa les épaules.

— Je suppose qu'ils font comme nous. Ils nous cherchent.

— J'espère que la sorcière ne leur a pas fait de mal !

— ... ou qu'ils ne sont pas tombés sur des monstres ou des zombies mangeurs de chair fraîche ! ajouta la jeune fille.

Un nouvel escalier se matérialisa bientôt sur leur gauche. Franck, toujours en tête, fit glisser la pointe de ses baskets sur la première marche. Ses mains avancèrent sur le mur en tâtonnant à la recherche

d'une rampe à laquelle ils pourraient s'accrocher sans risquer de tomber. Il se voyait mal dévaler l'escalier sur les fesses.

— Je commence à en avoir assez ! brailla la jeune fille alors qu'ils atterrissaient dans un autre corridor. Où on va, d'abord ?

Stéphanie avait croisé les bras sur sa poitrine. Le couloir baignait dans l'obscurité et l'écho de sa voix se répercuta autour d'eux. Elle s'immobilisa.

— Ce château est un vrai labyrinthe, comment j'aurais pu savoir ?

Il sentit une main se refermer sur son bras. Surpris, il poussa un cri.

— Relax, c'est moi, l'informa la voix de Stéphanie près de lui.

— On va continuer à avancer, il y a forcément quelque chose au bout de ce couloir.

— Si on tombe encore sur des gnomes stupides ou des cadavres en putréfaction, je pique une crise !

Franck soupira.

— Je croyais que tu étais habituée...

— Ce n'est pas parce que je suis « habituée », comme tu dis, que j'aime ça ! brailla la jeune fille si près de son oreille qu'il crut que son tympan allait éclater.

Ils avancèrent tout doucement et à tâtons, tout en longeant le mur pour s'orienter. Il y avait une odeur étrange, comme si cette partie du château avait été remise à neuf. La sorcière était peut-être en train de rénover sa demeure ?

— Tu crois qu'il y a un interrupteur quelque part ? Je ne veux pas dire, mais j'aimerais bien un peu de lumière, histoire de savoir où on va.

Franck s'arrêta.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— J'ai mieux que ça, dit-il en refermant son poing autour de ce qui lui semblait être la poignée d'une porte.

Il tourna le loquet et la porte pivota dans un grincement sinistre. Cependant, ils n'étaient pas plus avancés. Bien que la pièce fût équipée d'une fenêtre, le ciel nocturne de l'autre côté était loin de leur offrir suffisamment de lumière, d'autant plus que la lune était noire ce soir-là.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Franck haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Mes parents vont être morts d'inquiétude...

— Et moi donc !

Il attrapa la main de la jeune fille et arpenta la pièce en longeant une nouvelle fois le mur.

— Je me demande quelle est cette pièce, fit-il en avançant prudemment.

Stéphanie ne lui répondit pas. Ils avaient à peine parcouru un mètre que sa main entra en contact avec le rebord d'un meuble. Il s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Il fit glisser sa main sur la surface lisse et heurta un objet qui tomba au sol.

— Une table, probablement, indiqua-t-il à la jeune fille alors qu'il se baissait pour tâter l'objet.

— Je vais essayer d'avancer jusqu'à la fenêtre, lui dit Stéphanie en lui lâchant la main. Il y a peut-être une lampe ou quelque chose dans le genre...

Franck n'eut pas vraiment le temps de protester. Stéphanie s'était glissée à terre et se hissa lentement jusqu'au mur opposé.

— Il y a une chaise, dit-il. C'est sans doute un bureau.

Il entendit un grand bruit suivi d'un petit gémissement.

— Ça va ?

— Oui, oui, couina la voix de la jeune fille. Je crois que je viens de me prendre le pied d'un lit.

— On doit être dans une chambre...

— Je ne vois vraiment pas ce qui te fait dire ça, lâcha Stéphanie avec amertume.

Franck entreprit de rejoindre la jeune fille et se hissa à son tour de l'autre côté.

— S'il y a un lit, il y a peut-être une table de chevet avec une lampe.

À peine eut-il fini sa phrase que la pièce se trouva brusquement éclairée. Sur le moment, il se frotta les yeux.

— Ça doit être la chambre de la sorcière, ajouta Stéphanie en s’asseyant sur le lit et en contemplant les lieux.

Franck se releva et regarda sa montre.

— Je ne sais pas à quelle heure elle va se coucher, mais il est déjà onze heures et si elle nous trouve ici...

— Dommage, j’aurais bien fait une petite sieste !

La remarque de Stéphanie lui fit prendre conscience que la fatigue commençait vraiment à se faire sentir. Il poussa un soupir et balaya la pièce du regard.

— Tiens, il est bizarre ce miroir.

Stéphanie s’était relevée. Franck suivit son regard et fronça les sourcils. Il y avait un miroir dans un coin de la pièce. Un miroir qui n’avait visiblement pas de reflet.

— Ah, oui, c’est curieux, dit-il en faisant glisser ses doigts sur l’encadrement.

Un déclic se produisit et le miroir pivota. Les deux enfants s’étaient reculés. Il y avait un escalier de l’autre côté.

— Qu’est-ce qu’on fait ?

Franck se contenta de hausser les épaules et commença à s’engager par l’ouverture. Stéphanie le retint par le bras.

— Attends, c’est peut-être un piège !

— Oui, mais c’est ça ou se retrouver nez à nez avec la sorcière. Et je n’ai pas vraiment envie de savoir ce qu’elle pourrait nous faire !

Stéphanie s’agita.

— On peut reprendre le couloir... il finira bien par nous conduire quelque part !

— Écoute, fit Franck. On est monté tout à l’heure, donc, si on redescend, on retrouvera plus facilement notre chemin. Et avec un peu de chance, on tombera sur la porte de sortie.

— Tu as l’intention de partir sans Caroline et Ruben ?

Il y avait de la colère dans sa voix. Franck se rendit compte de l’énormité de ses paroles. À aucun moment, il n’avait songé les abandonner.

— Ils ont peut-être déjà quitté le château...

Il balaya cette hypothèse d’un mouvement du menton et regarda la jeune fille avec intensité.

— Bon, d’accord. Si tu préfères, on va reprendre le couloir...

Stéphanie secoua la tête.

— Non, tu as raison. Prenons cet escalier et on verra après.

Ruben et Caroline s'étaient également retrouvés dans une des nombreuses pièces du château. La salle était joliment éclairée par des chandelles dorées, et un canapé permit au garçon de déposer son amie évanouie. Il était épuisé et cette petite interruption était la bienvenue. Il se laissa lourdement tomber près de Caroline.

Les murs autour d'eux étaient tapissés d'étagères contenant toutes sortes de livres et quelques bibelots valant sans doute une petite fortune. Juste au-dessus, Ruben remarqua plusieurs tableaux représentant des membres de la famille Bavent, à en juger par leur ressemblance avec la sorcière. De nouveau, le garçon tenta de réveiller son amie. Sans succès.

— Qui vient donc nous déranger à l'heure du thé ?

Ruben sursauta.

— Quel malappris !

Le garçon regarda en direction de la porte puis autour de lui. Il n'y avait personne.

— Et regardez donc cet accoutrement !

— Un garçon d'écurie dans notre château ?

— Je dirais plutôt un vaurien !

Paniqué, Ruben se releva. Qui était en train de parler ?

— Et cette fille !

— Qui... qui est là ? bredouilla-t-il.

— En plus, il fait mine de ne pas nous voir !

Déboussolé et terrifié, le garçon jugea préférable de quitter les lieux. Il se pencha vers son amie et la souleva sur son épaule. Mais alors qu'il se retournait, son attention se porta sur les tableaux. Ils étaient animés.

— En voilà des manières ! Une fille doit être portée avec plus de décence...

Lentement, Ruben reposa Caroline sur le canapé.

— Que voulez-vous ? s'enquit-il avec inquiétude.

- Ce comportement est plus qu'insupportable !
- En plus d'être mal élevé !
- Je...

Il n'eut pas le temps d'ajouter quoi que ce soit. Plusieurs livres de la bibliothèque lui volèrent dessus. S'ensuivirent des rires et des exclamations de mépris. Le garçon se couvrit la tête avec les mains et se rua vers Caroline. De nouveau, il la prit dans ses bras et tenta de regagner la porte. Mais un énorme bouquin l'atteignit à la tête et il tomba au sol.

## 10

Caroline et Ruben s'étaient retrouvés dans le repaire de la sorcière. Elle s'était confortablement installée sur un fauteuil en velours rouge, jambes croisées, et s'amusait, de temps à autre, à envoyer des petites bourrasques sur les visages endormis.

Ce fut Caroline qui ouvrit l'œil en premier. Elle poussa un grognement et se frotta énergiquement les yeux. Son expression passa rapidement de la stupéfaction à la terreur lorsqu'elle remarqua la femme aux cheveux de feu. Elle poussa un cri.

— Bonsoir, Caroline !

La fillette s'agita. La sorcière les avait enfermés, Ruben et elle, dans une cage en fer, solidement attachée à un crochet.

— Que voulez-vous ? Je ne vous ai rien fait !

Ses mouvements firent osciller la cage qui se balança un instant et elle s'immobilisa, inquiète. Le crochet, au-dessus de sa tête, grinça.

— Je sais, mais tu as une dette envers moi à présent puisque je t'ai sauvé la vie.

Caroline afficha une mine dubitative. Elle poursuivit :

— La rose que tu as touchée fait partie d'une variété extrêmement toxique et dangereuse. Quand je vous ai trouvé, il était moins une. J'ai dû aspirer le poison pour qu'il quitte ton organisme. Une tâche pas très plaisante, en fait.

La fillette fit une grimace puis regarda son doigt. Un bleu s'était formé à l'endroit où elle s'était piquée. La sorcière fit mine de lui envoyer un baiser et sourit d'un air taquin.

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Je m'attendais plutôt à un « merci », mais peut-être a-t-on omis de t'inculquer les bonnes manières à la paroisse !

Elle poussa un soupir.

— L'éducation n'est plus ce qu'elle était !

Caroline lui jeta un regard torve et se pencha vers son camarade endormi.

— Père Thibaut m'a très bien éduquée, railla-t-elle, vexée.

— Oui, sans doute.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

La sorcière leva un sourcil et lui adressa une mine innocente.

— Mais rien du tout. Ton copain est peut-être moins résistant que toi !

Elle éclata de rire.

— Cela dit, il s'est montré bien brave. Il lui a fallu beaucoup de courage pour se mesurer à un chevalier fantôme ! Et la façon dont il s'est occupé de toi était... euh ? Très touchante ?

Caroline balaya ses propos d'un geste de la tête et sanglota doucement.

La sorcière se leva.

— Tu ne te souviens pas de moi, n'est-ce pas ?

La fillette fronça les sourcils et secoua la tête.

— Rappelle-toi ce fameux jour de pluie où tu t'étais réfugiée à l'épicerie de Jean-Charles... Là où nous nous sommes rencontrées toutes les deux.

Caroline ne l'écoutait pas.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Tu n'écoutes même pas ce que je te dis !

Caroline, qui paraissait encore plus petite dans sa cage, lui adressa un regard terrorisé.

— Allons, n'aie pas peur, lui dit-elle avec un sourire déplaisant. Que crois-tu que je vais faire d'une petite fille comme toi ? Te transformer en grenouille ?

Caroline hocha timidement la tête. À cet instant, Ruben s'éveilla enfin.

— C'est une excellente idée !

Aussitôt dit, aussitôt fait. La sorcière claqua des doigts. Le pauvre Ruben n'eut même pas le temps de savoir où il était que, dans un nuage blanchâtre apparu là par enchantement, il fut aussitôt transformé en grenouille. Caroline tressaillit.

— Pourquoi êtes-vous aussi cruelle ?

— Mais je ne suis pas cruelle ! Ceci n'est qu'un petit amusement pour moi. Et puis, avoue que tu te sens plus à l'aise, sans ton copain dans cette cage minuscule... il prenait tant de place !

Caroline se tut, prit la petite grenouille dans sa main et l'observa en pleurant. Était-il conscient de sa transformation soudaine ?

— Allons, ne pleure pas. D'après ce que je sais, ce n'est pas la première fois que tu te retrouves dans ce genre de situation. Et puis, il y a bien pire, et ça, tu le sais.

— Que voulez-vous dire ?

La sorcière s'approcha de la cage et passa sa main entre les barreaux. Caroline eut un mouvement de recul.

— Je sais que tu n'as pas une vie facile...

Elle toussota et poursuivit :

— Je peux te renvoyer dans ton église, si tu veux. Qu'est-ce que tu préfères ? Je te laisse le choix.

Caroline répondit sans hésiter.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? Que savez-vous au juste ?

Il y avait de la colère dans sa voix. Comment savait-elle toutes ces choses ? Était-il possible qu'elle la connaisse comme elle le prétendait ?

La sorcière haussa les épaules.

— Je connais ta vie par cœur, ma chérie...

Elle baissa la tête un instant. Caroline crut voir une larme couler sur sa joue. Elle s'agrippa aux barreaux de sa prison et fronça les sourcils. Elle ne comprenait pas ce qui pouvait la mettre dans cet état.

— Et alors ? À quoi jouez-vous ?

— Je ne joue pas, Caroline, j'ai passé l'âge tu sais, lui répondit-elle d'une voix grave.

La fillette profita de l'occasion.

— S'il vous plaît, laissez-moi partir ! Si vous connaissez ma vie, comme vous dites, vous savez que je dois vite rentrer...

Une lueur d'espoir scintilla brièvement dans ses yeux.

— Non. Je n'ai que faire de tout ça... et puis, que ferais-tu une fois libre avec une grenouille visqueuse entre les mains ? Tu

risquerais de te perdre dans les couloirs et si tu ne tombes pas sur mes gardes, tu auras de la chance.

De nouveau, Caroline regarda la petite grenouille qu'était devenu son ami.

— Je me souviens de vous.

Un large sourire se dessina sur les lèvres de la sorcière.

— Ah, oui ? Mais c'est une excellente chose !

Caroline ferma les yeux. Elle se revoyait grelottante sous les trombes d'eau glacées avec le visage et les bras parsemés de boue lorsqu'elle était tombée. Elle s'était précipitée vers l'épicerie, à la recherche d'un abri provisoire et Jean-Charles avait insisté pour qu'elle attende une accalmie. C'était peu de temps après la mort du père Thibaut et elle se souvint à quel point elle souffrait de son absence à cette époque. Et Mlle Bavent était arrivée.

— Vous étiez si gentille...

— Je m'étais occupée de toi. Tu étais si petite et aussi si sale. Et tu avais si froid. Je m'en souviens comme si c'était hier. Surtout lorsque tu m'as dit que tu voulais que je sois ta mère et que tu m'aimais. Tu voulais absolument que je t'emmène... Et figure-toi que j'ai longuement hésité.

Caroline se sentit devenir rouge comme un homard. Elle avait oublié ce détail.

— Tu ne dois pas en avoir honte, lui dit la femme en souriant devant son air embarrassé. C'était il y a longtemps... tu ne savais pas qui j'étais...

Elle fit une pause pour rejoindre son fauteuil. Près de celui-ci, une cigarette était en train de finir de se consumer, à moitié écrasée dans un cendrier en bronze.

— Mais il est vrai que j'ai été drôlement surprise que tu t'attaches à moi si rapidement... et de cette manière !

Elle croisa les jambes et éclata de rire.

— Et Jean-Charles ! poursuivit-elle comme si elle relatait des souvenirs avec une amie de longue date. Tu aurais vu la tête qu'il faisait !

— J'aurais peut-être dû lui dire ça à lui, railla Caroline en lui adressant un regard mauvais. Ça n'aurait pas été un mensonge.

La sorcière encaissa le coup.

— Voyons, ne te mets pas en colère, Caroline. Jean-Charles est... mon ami à moi aussi.

— Par quel miracle ?

— Fais attention, petite. Ne prends pas ce ton avec moi.

D'un geste du menton, elle lui indiqua un bocal où croupissait une forme rosâtre qui ressemblait grossièrement à un embryon. Caroline ravala aussitôt son sarcasme.

— Je préfère ça.

Elle se leva et fit quelques pas vers la porte.

— Attendez !

— Qu'y a-t-il ?

— Où sont mes amis ?

Dans l'ombre où elle se tenait, Caroline crut la voir hausser les épaules.

— Tu parles de notre nouveau résident et de cette petite peste ?

De nouveau, elle poussa un petit rire. Caroline l'aurait bouffée.

— Oh, ils vont bien... enfin, pour le moment...

— Pourquoi vous nous laissez pas quitter le château ? Si on vous a importunée, on est désolés. On reviendra pas, je vous jure !

La sorcière revint sur ses pas.

— Ah, Caroline. Crois-tu que ta promesse me suffise ? Il y a tant de choses que tu ignores !

— Dites-moi ce que vous voulez ! Je vous en prie...

À présent, elle était parvenue à se redresser et ses deux mains s'étaient fermement agrippées aux barreaux. Sur ses genoux, la forme grillagée s'était gravée dans ses chairs.

— Tu es prête à me donner ce que je veux ? s'enquit la sorcière en faisant la moue, sceptique.

Elle n'avait plus rien à perdre. Caroline hocha la tête.

— Un ragoût d'enfants pour le dîner de ce soir... elle leva les yeux vers la grande horloge. Tiens, trop tard ! L'heure est passée, quel dommage. Ça attendra demain. De toute manière, les enfants sont bien meilleurs quand ils ont mijoté dans leur peur...

Caroline blêmit.

— Ne t'en fais pas. Je ne vais pas te laisser sans manger. Ça prendra du temps avant que tu sois suffisamment grosse, mais ta présence ne me dérange absolument pas. J'aurais de quoi me

divertir au moins ! Et puis, j'aimerais beaucoup jouer à la maman avec toi...

De nouveau, elle éclata de rire.

— N'est-ce pas ce que tu voulais autrefois ?

Elle se leva et passa de nouveau ses doigts entre les barreaux. Caroline ne recula pas cette fois. La sorcière lui caressa la joue avec un sourire satisfait.

— Ma pauvre enfant !

— Si... si c'est moi que vous voulez, lâcha Caroline d'une voix tremblante, gardez-moi mais laissez partir mes amis, je vous en supplie !

Elle regarda en direction de la large fenêtre. La nuit était tombée depuis longtemps déjà et elle pouvait apercevoir quelques étoiles.

— Leurs parents doivent s'inquiéter...

— Ce n'est pas une mauvaise idée, approuva la sorcière en hochant la tête. Mais tu sembles oublier quelque chose, ma fille : ils reviendront te chercher. Et si je ne cède pas, ils viendront m'importuner tous les jours...

Elle poussa un soupir.

— Ah, les enfants !

Puis, elle disparut.

Stéphanie et Franck s'étaient retrouvés dans un vrai labyrinthe. Ils avaient emprunté plus d'une dizaine de galeries, franchi de multiples escaliers, mais se retrouvaient toujours au même endroit. Jamais ils n'auraient pensé que leur progression serait aussi pénible. Finalement, à bout de souffle et à bout de nerfs, ils décidèrent de s'arrêter quelques instants. Ils gaspillaient leur énergie inutilement.

— C'est la dernière fois que je viens visiter ce maudit château ! maugréa Stéphanie.

— De toute façon, je n'ai pas l'intention d'y retourner ! haleta Franck qui s'était adossé à la paroi en pierre.

Soudain, une silhouette sembla se diriger vers eux. De loin, ils ne pouvaient pas très bien la distinguer, mais quand elle fut à mi-chemin, ils la reconnurent immédiatement.

— Vous avez fait preuve d'une sacrée bravoure face à mes gardes... vous n'avez pas été bien long à découvrir leur point faible !

Elle applaudit, faisant mine d'être impressionnée. Mais Stéphanie et Franck n'étaient pas dupes. Ils se regardèrent d'un air entendu.

— Qu'avez-vous fait de Caroline et Ruben ? demanda Stéphanie.

Élisabeth Bavent marqua un temps.

— Vous ne m'aimez pas, n'est-ce pas ?

La jeune fille s'avança d'un pas assuré.

— Personne ne vous aime ! hurla-t-elle, alors que l'écho de ses paroles se répercutait dans le couloir. Vous êtes cruelle et égoïste !

La sorcière fronça les sourcils. Son regard était plus glacial que jamais.

— Je n'aurais peut-être pas dû venir vous chercher... soupira-t-elle en faisant mine de faire demi-tour.

— Dites-nous où sont nos amis ! répéta Stéphanie en faisant un pas dans sa direction.

Franck la força à reculer en l'empoignant par le bras.

— Comment le saurais-je ? lança la femme par-dessus son épaule.

Pendant un instant, les deux enfants restèrent interdits, à court d'arguments. Mlle Bavent laissa échapper un petit rire sournois. Elle se tourna de nouveau vers eux.

— Bon, soit. Imaginons que je sache où ils sont... et tant qu'à faire, imaginons aussi que je me sois amusé avec eux après les avoir transformés en mouchérons...

Les deux visages blêmes qui lui faisaient face à présent la firent sourire.

— Donc, reprenez, si, comme vous semblez le croire, je suis assez cruelle pour faire ça, expliquez-moi pourquoi je me donnerais la peine de vous dire où ils sont ?

Stéphanie et Franck échangèrent un regard.

— Ce que je ne comprends pas voyez-vous, c'est la raison qui vous empêche de franchir la porte et de partir.

Elle fit tourner son doigt vers le mur opposé. Le corridor par lequel ils étaient arrivés était juste à quelques mètres d'eux et la porte, grande ouverte.

Franck fronça les sourcils.

— Nous ne partirons pas sans nos amis...

— Vous êtes prêts à risquer vos vies pour sauver les leurs ?

— Oui madame.

De nouveau, elle leur tourna le dos.

— Suivez-moi...

Derrière eux, dans la pénombre du couloir, un cri avait retenti et les deux enfants sursautèrent simultanément. La sorcière n'avait pas bougé d'un centimètre et semblait attendre qu'ils se décident. Sa mine enjouée avait tendance à agacer Stéphanie qui lui jeta un regard mauvais. Mais cette attitude, loin de la perturber, semblait même l'amuser et elle y répondit par un large sourire. Déroutée, la jeune fille échangea un nouveau regard vers son camarade. Celui-ci hocha la tête et fit quelques pas. Stéphanie haussa les épaules et le suivit. La femme marchait devant eux. Sa robe était tellement

longue qu'elle donnait la désagréable impression que ses pieds n'effleuraient pas le sol, qu'elle volait au-dessus, portée par une magie quelconque. Les deux enfants restèrent méfiants. Ils ne savaient pas ce qu'elle avait fait de Caroline et Ruben. Elle les avait peut-être transformés en rat ou en souris. Et si c'était ce qui les attendait ?

En arrivant sur les lieux, Stéphanie examina la pièce de fond en comble. Bien que ce décor lui parût d'un goût douteux, il n'en était pas moins vrai que cette femme devait probablement jouir d'une quelconque fortune, vu la valeur de certains objets. Tout était impeccable, cela dit, et il y régnait même une sorte de confort. Des flammes dansaient dans une cheminée en pierre et, sur son manteau, elle remarqua des cadres photographiques dont elle ne distingua pas les sujets. Il y avait un grand fauteuil en velours rouge non loin de là et un grand livre aux pages jaunies, posé au centre d'un piédestal. Probablement un livre de sorts. Des bibliothèques croulaient sous le poids des bouquins en tout genre qu'elles abritaient et le sol était recouvert d'un grand tapis brodé. Dans un coin de la pièce, un grand miroir sur pied, encadré d'une dorure gravée de formes curieuses, reflétait une reproduction à l'aquarelle de la propriétaire des lieux, différente de celle qu'ils avaient déjà vue au début de leur aventure. Elle frissonna. La peinture rendait un réalisme époustouflant.

Elle porta son attention sur la cage dans laquelle était enfermée Caroline. À vrai dire, c'était le seul élément de la pièce qui ne semblait pas vraiment avoir sa place.

— Qu'est-ce que tu fais avec cette affreuse grenouille dans les mains ? demanda-t-elle à Caroline en fronçant le nez.

Caroline leva la tête vers elle. Le blanc de ses yeux était encore rougi par les larmes, bien qu'elles eussent séché depuis longtemps. Et son regard vert n'en fut que davantage accentué.

— Cette grenouille, comme tu dis, c'est Ruben !

Elle renifla bruyamment et lâcha un soupir.

— Fais-moi sortir au lieu de faire des remarques, poursuivit-elle en attrapant les barreaux, je commence à avoir des crampes à force de rester assise !

Stéphanie s'apprêta à venir dans sa direction, mais elle fut très vite rattrapée par Franck.

— Non, Steph... murmura le garçon en jetant un regard soupconneux vers la sorcière.

Ignorant son expression méfiante, Élisabeth Bavent saisit une clef et ouvrit la cage. Caroline, ravie, bondit aussitôt à l'extérieur, laissant la petite grenouille s'échapper d'entre ses mains. Cependant, l'attitude de leur hôtesse leur paraissait inquiétante. Pour quelle raison avait-elle finalement décidé de libérer Caroline ? Quel sort leur réservait-elle, à présent qu'ils étaient tous réunis ? Franck échangea un regard inquiet avec Stéphanie. Ni l'un, ni l'autre ne semblaient savoir ce qu'elle avait en tête.

Comme pour répondre à leur angoisse, la sorcière fit volte-face et attrapa Caroline par le poignet. Cette dernière poussa un cri.

— Je n'ai jamais dit que j'acceptais de vous laisser filer ! ricana-t-elle, un mauvais sourire aux lèvres.

Immobiles, Franck et Stéphanie regardèrent leur amie qui tentait de se libérer de son emprise.

— Qu'... Qu'allez-vous faire de nous ?

La sorcière éclata de rire. Un rire dément qui leur donnait la désagréable impression de provenir de la demeure elle-même. Son attention se porta sur Franck.

— Voilà une question qui demande réflexion, fit-elle en soulevant la fillette qui gigotait au bout de son bras. Qu'en penses-tu Franck ?

Le garçon fut impressionné par la force dont elle disposait pour réaliser un tel exploit. Tenir Caroline, si menue soit-elle, à bout de bras et sans effort, ne devait pas être donné à tout le monde. Il y avait sans doute un peu de magie là-dessous. Stéphanie se baissa pour ramasser Ruben qui croassait à ses pieds. Caroline, épuisée, avait éclaté en sanglots. La sorcière poussa un soupir.

— Je pense que je vous ai fait assez peur comme ça, lâcha la sorcière alors qu'elle reposait la fillette au sol.

Elle reprit son sérieux.

— Je n'ai pas l'intention de vous faire de mal. Mais avouez que vous l'avez bien cherché !

— Caroline !

— Franck, dit-elle d'une voix douce, tu as, en ta possession, un objet qui m'intéresse...

Franck fronça les sourcils. La sorcière lui indiqua la poche de son jean d'un geste du menton. Intrigué, il extirpa la petite pierre qu'il avait ramassée dans le couloir. Un simple caillou.

— Ce n'est qu'une pierre, fit-il en la tendant à la femme.

Mais son interlocutrice secoua la tête. Elle prit le caillou entre deux doigts, l'examina, puis souffla dessus. Aussitôt, la petite pierre céda sa place à un rubis éclatant accroché à une chaîne dorée. Les trois amis en restèrent bouche bée.

— Ça alors !

— Le rubis symbolise la charité et l'amour divin, fit-elle en observant la forme facettée. Mais il donne aussi de la force et du courage à celui qui le porte.

Mlle Bavent leva les yeux et leur adressa un sourire. Puis, elle ferma son poing et le rouvrit. La pierre précieuse avait disparu.

— Si mon but avait été de vous nuire, j'aurais probablement laissé mes zombies vous déguster. Ils manquent sérieusement de chair fraîche ces derniers temps.

Elle fit un pas dans leur direction.

— Donnez-moi votre ami. Il est temps que les choses rentrent dans l'ordre. Et je doute que vous appréciiez de vous promener en ville avec une grenouille.

Stéphanie donna la grenouille à Caroline. Celle-ci s'avança vers Mlle Bavent, non sans une certaine hésitation, et lui tendit le petit animal. La sorcière sourit et hocha la tête. Puis, son expression se fit plus grave.

— Tu es une fillette courageuse, Caroline, murmura-t-elle en déposant un baiser sur son front.

Puis, elle attrapa la petite grenouille pour l'installer au creux de sa main, sans rien dire. Elle se dirigea ensuite vers son grimoire et récita une formule qu'elle suivit bien attentivement du doigt. Aussitôt, Ruben réapparut dans un nuage de fumée verdâtre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Caroline se jeta sur lui et embrassa sa joue.

— Comme je suis contente de te revoir !

Ruben chancela un instant sous l'étreinte violente de son amie et lui adressa une expression surprise. À vrai dire, il ne savait absolument pas ce qu'il venait de lui arriver. Mais il n'eut pas vraiment

le temps de questionner ses amis là-dessus. La pièce autour de lui sembla s'assombrir tout d'abord avant de donner la curieuse impression de se fondre dans les airs. Et avant qu'il ne s'en rende compte, il perdit connaissance.

Les cigales, perchées sur les hautes branches d'un chêne centenaire, émettaient leurs bruissements incessants à travers le petit bois où ils avaient atterri. Le soleil, à travers les branchages épais, dardait ses rayons sur les visages endormis, créant ainsi des ombres fragiles qui glissaient lentement, au rythme du temps qui s'écoulait peu à peu. Franck ouvrit les yeux. À vrai dire, il était un peu sonné et mit un certain temps à comprendre que ses camarades et lui n'étaient plus dans le château. Près de lui, Stéphanie commençait à s'agiter.

— Aïe, ma tête !

Franck jeta un coup d'œil vers Caroline. La fillette s'était redressée, elle aussi, et elle se frottait les yeux. Quelque chose brillait autour de son cou. Apparemment, elle ne l'avait pas encore remarqué. Il s'approcha, l'air intrigué. Les autres suivirent son regard.

— C'est quoi ce bidule ? s'enquit Stéphanie auprès de son amie.

Il s'agissait d'une pierre précieuse tenue par une main d'enfant et une main d'adulte. Bien qu'il lui semblât reconnaître le bijou qui avait remplacé la pierre qu'il avait trouvée, Franck n'en fut pas moins intrigué. Le rubis dégageait une curieuse lumière et, sur le moment, il se questionna sur le fait qu'il soit, à présent, en possession de son amie.

— Je sais pas.

— C'est la pierre précieuse que Franck a trouvée, l'informa Stéphanie. Je croyais que c'était le fameux objet qu'elle voulait qu'on lui ramène...

La jeune fille tendit la main vers son amie pour toucher le bijou, mais cette dernière se recula nerveusement.

— C'est quand même curieux qu'il se retrouve miraculeusement au cou de Caroline...

— J'espère qu'elle compte pas trop sur moi pour le lui rapporter !

Ruben se releva et s'épousseta. Derrière lui, le château de Mlle Bavent s'étirait majestueusement. Un instant, le jeune garçon observa la demeure. Il paraissait absorbé par ses pensées. Il se gratta le menton et regarda son amie.

— Et si c'était un cadeau ?

— En quel honneur ?

— C'est vrai, ça, ajouta Stéphanie. Ce truc doit valoir une fortune ! Et puis, pour quelle raison ? C'est son anniversaire ?

Caroline secoua la tête puis regarda en direction du château. Les rayons du soleil se reflétaient contre les carreaux de la plus grande tour. Elle fit rouler le bijou entre ses doigts et le dissimula sous son tee-shirt.

— Si père Sébastien me voit avec ça, il va me le prendre, c'est sûr...

— On devrait rentrer, lâcha Ruben en s'engageant à travers les buissons épineux pour rejoindre le chemin en contrebas. Ma mère doit être morte d'inquiétude !

— J'espère que mes parents n'ont pas appelé la police ! ajouta Franck en lui emboîtant le pas.

Les quatre enfants reprirent rapidement le chemin du retour.

— La police s'en fiche complètement, tu sais, ajouta Stéphanie. Ça fait un moment qu'ils ne sortent plus du commissariat.

— Oui, depuis...

Franck leva une main pour leur imposer le silence.

— En tout cas, je n'ai pas compris pourquoi elle nous a laissés partir...

Ruben secoua la tête et dévala la pente.

— Après tout, on l'a trouvé son fameux bijou, lâcha Caroline en contournant une petite bute.

— Je te rappelle qu'il est autour de ton cou...

— Il est probable que nous recroiserons son chemin... lâcha mystérieusement Ruben.

## À suivre :

### **La Malédiction :**

*II : Course contre la montre*

### **Collection « La Malédiction » :**

*I : Bienvenue en enfer*

*II : Course contre la montre*

*III : À travers le temps*

*IV : Les enfants de l'oubli*

*V : La nuit d'Halloween*

*VI : Volak*

*VII : La Fin*

*0 : Journal d'une sorcière*





